Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 20 (1956)
Heft: 77-78

Artikel: La diphtongaison romane
Autor: Schürr, F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-399203

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA DIPHTONGAISON ROMANE

I

Les prémisses générales.

§ 1. — Y a-t-il lieu de parler d'une diphtongaison romane ? C'est-à-dire les phénomènes de diphtongaison dans les langues romanes peuvent-ils être réduits à un seul principe, général à la Romania ? Les tentatives en question ont une assez longue tradition [1]. A côté des romanistes ce sont les théoriciens de la linguistique générale et de la phonétique qui ont pris part à la discussion [2]. Dès le début on s'est heurté à la difficulté d'expliquer par un seul principe les diphtongues croissantes (ascendantes) *ié*, *uó* (*ué*) issues de *ę́*, *ǫ́* dans les principales langues littéraires (français,

LISTE DES ABRÉVIATIONS

Revues.

Agi = Archivio glottologico italiano. — Aro = Archivum romanicum. — ASNSL = Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen (Herrigs Archiv). — Bh = Beihefte (v. ZrP). — BSL = Bulletin de la Société de linguistique de Paris. — Itd = L'Italia dialettale. — KJb = Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie. — RDR = Revue de dialectologie romane. — RF = Romanische Forschungen. — RLaR = Revue des langues romanes. — Rlir = Revue de linguistique romane. — Rom. = Romania. — SFR = Studi di filologia romanza. — StR = Studj romanzi. — VKR = Volkstum und Kultur der Romanen. — ZrP = Zeitschrift für romanische Philologie (avec Bh = Beihefte).

Atlas : AIS, *ALF*, *ALR* = les atlas linguistiques d'Italie, de France, de Roumanie.

Monographies et articles.

Pour trouver les abréviations des titres, des monographies et des articles, prière de se reporter aux cinq premières notes de cet article, en bas des premières pages.

1. G. Goidanich, *Le origini e le forme della dittongazione romanza*. ZrP, Bh 5, 1907.
2. P. Fouché, *Études de phonétique générale*. Strasbourg, 1927 (Et)- *Questions de vocalisme latin et préroman*, RLaR 63, 195 ss. A. Schmitt, *Akzent u. Diphthongierung*. Heidelberg, 1931,

italien, espagnol, roumain) et les diphtongues décroissantes (descendantes) issues d'autres voyelles en français et autre part. Il y en a même qui considèrent les premières comme diphtongues non authentiques dont les deux éléments « ne sont pas prononcés d'une seule émission de la voix comme les diphtongues décroissantes »[1]. Toutefois les diphtongues *ié*, *uó* étant seules communes à presque toutes les langues romanes, les théories d'une diphtongaison romane doivent nécessairement partir d'elles[2]. Mais du moment qu'on essaie de réduire à un seul principe, celui de l'allongement en syllabe libre, les diphtongues croissantes *ié*, *uó* et les décroissantes *ae*, *ei*, *ou*, telles qu'elles coexistent en ancien français, l'on se heurte non seulement à la différence d'accentuation des deux séries, mais encore aux conditions si différentes d'autres langues romanes (p. ex. *ié*, *ué* indépendants de la quantité syllabique en espagnol, *ié* en roumain). D'autre part, il n'est pas possible de parler de « diphtongaison romane » sans prendre en considération l'ensemble des faits romans. C'est pourquoi Meyer-Lübke rejette le concept de « diphtongaison romane » et en attribue les résultats aux conditions particulières des différentes langues romanes. Cet état de choses nous a porté à examiner de nouveau l'ensemble des problèmes posés par les phénomènes de diphtongaison dans les idiomes romans dans une série d'études parues à partir de 1936[3]. Qu'on nous permette de tenter maintenant une synthèse des résultats acquis dans nos publications antérieures en les modifiant en quelques points et en prenant position en face d'autres opinions plus ou moins récentes.

§ 2. — Pour débrouiller les prémisses de la question il sera nécessaire d'insister d'abord sur la distinction suivante. Il faut distinguer par

1. Grammont, BSL, XXIV, nº 73, 101.

2. V. la discussion de ces théories par B. H. J. Weerenbeck, Neoph. 15 (1930), 161 ss et par E. Mengel, *Umlaut u. Diphthongierung in den Dialekten des Picenums*. Diss. Köln, 1936 (UDP).

3. F. Schürr, *Umlaut u. Diphthongierung in der Romania. Rom. Forsch.* (RF) 50 (1936) 275 ss (UD) — *Nochmals über Umlaut u. Diphthongierung in der Romania. ib.* 52, 311 ss (NUD) — *Beiträge zur spanisch-portug. Laut. u. Wortlehre. ib.* 53,27 ss (Beitr.) — *Die nordfranz. Diphthongierung. ib.* 54, 60 ss (NfD) — *Die rumänische Diphthongierung.* ASNSL 186, 147 ss (RuD) — *La diptongación ibero-románica. Rev. de dialectología y trad. pop.*, 7 (1951), 379 ss (Dib) — *Dittongazione romanza e sostrato. Anales del Inst. de Lingüística* 5 (1952), 23 ss (Dis) — *Akzent u. Synkope in der Galloromania.* Homenaje a F. Krüger II, Mendoza 1954, 113 ss (AS) — *Romagnolische Dialektstudien* I. Sitz-Ber. Ak. d. Wiss. Wien 187/4, 1918 (RD I) et *Romagnol. Dialstud.* II, *ib.* 188/1, 1919 (RD II) — *Nuovi contributi allo studio dei dialetti romagnoli. Rendic. Ist. Lomb.* 891 1956 (Contr.).

principe deux sortes de diphtongaison des voyelles accentuées : la vraie ou authentique, dite communément « spontanée », celle qui est issue d'un allongement préalable, puisque l'allongement c'est déjà la diphtongaison latente, ou, autrement dit, d'une différenciation ou segmentation dans la détente, tandis que le caractère originaire de la voyelle s'est conservé dans la tenue (sommet = élément accentué). C'est pourquoi les résultats en sont toujours des diphtongues décroissantes, abstraction faite de déplacements d'accent postérieurs. Cette diphtongaison peut embrasser en principe toutes les voyelles accentuées. L'autre diphtongaison, la conditionnée, née d'une anticipation dans la tension de la fermeture d'éléments palataux ou vélaires suivants, a eu pour résultats tout naturellement des diphtongues croissantes : *ę́* > *ié*, *ǫ́* > *uó*. Limitée aux voyelles ouvertes *ę́*, *ǫ́*, mais indépendante de la quantité syllabique, elle n'est qu'un cas particulier du phénomène général de métaphonèse ou inflexion (Umlaut). En tout cas toute diphtongaison maintient tout d'abord l'élément accentué de la voyelle (tenue) comme tel et dans son degré d'aperture originaire. Cette distinction entre les deux sortes de diphtongaison est seule susceptible d'expliquer l'opposition entre les diphtongues croissantes *ié*, *uó* issues de *ę́*, *ǫ́* d'une part et les décroissantes *ae*, *ei*, *ou* nées de *á*, *ę́*, *ǫ́* de l'autre, telle qu'on la trouve en ancien français et autre part. Elle est susceptible de lever encore d'autres contradictions apparentes et mêmes certaines préventions dans l'appréciation des faits de diphtongaison romane.

§ 3. — La question qui se pose maintenant est celle-ci : laquelle des deux diphtongaisons, de la spontanée ou de la conditionnée, est à considérer comme générale à la Romania ?

Depuis longtemps la plupart des romanistes sont habitués à faire remonter les « diphtongues romanes » *ié*, *uó* (*ué*), communes à la grande majorité des parlers romans, à l'allongement préalable des voyelles accentuées en syllabe libre causé par le nouvel accent d'intensité du latin vulgaire ou préroman dans une époque assez ancienne. Cette théorie a été reprise et modifiée par M. G. Straka[1], qui conclut de la façon suivante : « nous considérons la tendance à diphtonguer les voyelles ouvertes comme romane, commune à toute la Romania ; ses débuts et son extension doivent remonter à une époque très ancienne où presque toutes les régions de

1. G. Straka, *Observations sur la chronologie et les dates de quelques modifications phonétiques en roman et en français prélittéraires.* RLaR, 1953, 247 ss.

l'Empire romain se trouvaient encore en contact. Qu'elle ait commencé à se manifester dans le latin parlé en Afrique du Nord (Schuchardt, Brüch) ou ailleurs, ou à plusieurs endroits simultanément, elle a dû se répandre dès avant la dislocation de l'Empire. Il est certain que, dans divers parlers romans elle s'est ensuite réalisée de diverses manières, suivant les conditions locales. Mais, à notre avis, le fait qu'en français, les *è* et *ò* ne se diphtonguent qu'en syllabe libre, tandis que dans d'autres langues également en syllabe entravée, ne permet pas d'affirmer que la diphtongaison des *è* et *ò* est indépendante de la diphtongaison des mêmes voyelles dans les autres idiomes romans... La diphtongaison en syllabe entravée et celle en syllabe libre sont des réalisations d'une même tendance à segmenter les voyelles allongées sous l'effet de l'accent; dans les idiomes qui diphtonguent les voyelles en syllabe entravée, la coupe syllabique s'était déplacée devant le groupe syllabique antérieurement à l'allongement des voyelles accentuées... Quant à la diphtongaison conditionnée des *è* et *ò*, qui peut avoir lieu non seulement dans les langues qui connaissent la diphtongaison spontanée (en fr.), mais aussi dans celles dont les voyelles ne se sont pas diphtonguées spontanément (en prov. ou dans les dialectes de l'Italie du Sud), elle ne peut pas être mise en rapport avec la diphtongaison spontanée; elle n'exige pas un allongement préalable des voyelles et son mécanisme est tout différent... » (*l.c.*, 274 s.). M. Straka a couronné son exposé par une ingénieuse chronologie relative de certains changements phonétiques français. Les données les plus importantes de cette chronologie s'accordent cependant aussi avec une théorie tout à fait différente de la diphtongaison romane, comme on verra plus loin. Contentons-nous pour le moment de refuser l'hypothèse d'un déplacement de la coupe syllabique devant les groupes consonantiques : il suffit de constater que des groupes initiaux tels que *rt-* (*mue-rto*), *nt-* (*fue-nte*), etc. sont impossibles en roman. Cette hypothèse, proposée déjà par E. Richter et G. Millardet et discutée par P. Fouché (Et., 36 ss), est au surplus superflue.

§ 4. — Quant à l'allongement supposé des voyelles accentuées en syllabe libre dans une époque ancienne M. Straka se rapporte, comme avant lui M. Brüch (ZrP, 41, 576) et M. v. Wartburg (ZrP, 56, 27 ss, Ausgl., 1950, 81 s.) à Schuchardt (Vok. III, 43), qui, citant ces passages du grammairien Consentius (ve siècle) : « (per adiectionem) temporis, ut quidam dicunt *piper* producta priore syllaba, cum sit brevis, quod vitium Afrorum familiare est » et « (per detractionem) temporis, ut si quis dicat *orator* correpta priore syllaba, quod ipsum vitium

Afrorum speciale est », ajoute : « Danach haben sie am frühesten romanisch gemessen, d. h. betonte Vokale bei folgendem einfachen Konsonanten lang, unbetonte kurz gesprochen. » Par là Schuchardt complète les renvois aux barbarismes du latin d'Afrique (Vok. I, 97 ss), qui péchait surtout en négligeant les quantités vocaliques : « Augustin (En. in psalm. CXXXVIII, 20) spricht von der afrikanischen Vernachlässigung der Vokalquantität; da man *ŏs* von *ōs* nicht habe unterscheiden können, sei für ersteres *ossum* in Gebrauch gekommen. » etc. Il faut réduire ces témoignages à leur juste valeur. Ils parlent de la confusion dans l'observation des quantités qui régnait parmi les Africains parlant latin, ni plus ni moins. Effet du substrat punique ? Nous l'ignorons comme nous ignorons les conséquences possibles de cet état de choses pour le latin d'Afrique dont l'évolution a été malheureusement interrompue prématurément. Les cas, sans doute occasionnels, d'un *pīper*, *ŏrator* et de la confusion de *ŏs* et *ōs*, etc., ne sauraient donc être interprétés dans le sens d'un allongement général des voyelles accentuées libres dans une époque aussi ancienne. Et cela d'autant moins que ce n'est qu'une partie de la Romania (le français, le rhétoroman, l'italien avec la majorité de ses dialectes) qui connaît aujourd'hui la distinction entre syllabe libre et syllabe entravée avec les conséquences qu'on sait, tandis que le reste, qui se trouve notamment en position latérale (portugais, espagnol, catalan, occitan, sarde, patois italiens méridionaux, roumain), l'ignore.

Un autre témoignage allégué par E. Richter (ZrP Bh,82, 138, 142 s.) en faveur d'une date assez ancienne de la diphtongaison de *ę́, ǫ́*, celui du grammairien Servius (vers 400), « *e* quando correptum, vicinum est ad sonum diphthongi, ut *equus* », a été déjà réduit à sa juste valeur par M. v. Wartburg (ZrP, 56, 27), c'est-à-dire qu'il « aurait voulu dire simplement que l'*e* de *equus* était un *e* ouvert, semblable à la diphtongue (orthographique) *ae*. » (cit. par M. Straka, *l. c.*, 267).

Restent les rares exemples de *ié*, *uó* dans les graphies des inscriptions. Le nom propre *Niepos* (CIL, XV, 1118 b), vers 120 après J.-C. (Rome), est considéré comme simple lapsus par Grandgent (Introd. al lat. volg. § 177), probablement à cause de son ancienneté (v. Straka, *l. c.* 264 n. 1). Pourtant, admise l'hypothèse de M. Lausberg (v. § 12), suivant laquelle, pour éviter l'homonymie de la terminaison *-ŭs* du nom. sg. des masculins II, prononcée *-ǫs*, avec l'*ōs* de l'acc. pl. en latin vulg. on aurait conservé à la première le son d'un *u* fermé, on pourrait supposer une prononciation **Nępus* par « fausse analogie », d'où *Niepus*

avec *ie* métaphonique. — Les deux exemples suivants, tous deux africains, *Dieo*, CIL, VIII, 9181, *vobit* = obiit de l'an 419 (Renier, Inscr. rom. de l'Algérie, n° 3436, cf. Straka, *l. c.*, 264) représentent sans aucun doute des cas de diphtongaison conditionnée, le premier causé par *-ŭ* du nom. acc., le second par *-ī-* né de la fusion des deux *i* de obiit. — Enfin *dieci* = decem d'une charte mérovingienne de 670 a déjà été reconnu par d'autres (cf. Straka, *l. c.*) comme cas de diphtongaison conditionnée (causée par *í*). — En face des exemples cités la graphie de *meeritis*, CIL, VIII, 2106, avec ses deux *e*, nous semble moins convaincante, mais si elle représente *ie*, il faut l'attribuer à l'effet de l'*-īs*.

L'interprétation du témoignage de Servius concernant l'*ǫ* proposée par M. Straka (*l. c.*, 267) en faveur de sa thèse nous semble assez douteuse. Il s'exprime en ces termes : « le même grammairien décrit les deux *o* de la façon suivante : « *o* quando longa est, intra palatum sonat; quando brevis est, primis labris exprimitur... ». On sait que l'*ȯ* ouvert est moins labialisé que l'*ó* fermé, or Servius insiste au contraire sur l'articulation labiale de l'*ȯ* ouvert par rapport à l'*ó* fermé. A son époque *ȯ* était-il plus labialisé que *ó* ? C'est peu probable, mais au début de l'*ȯ*, il y avait sans doute un élément fortement labial qui ne se trouvait pas au début de l'*ó* fermé. A notre avis, ce n'était donc pas un *ȯ*, mais un *uȯ*. » Or ce qui rend si difficile l'interprétation des grammairiens latins, c'est l'absence dans leurs théories d'une véritable terminologie phonétique. Que faut-il entendre par « intra palatum sonat » ? A notre avis le son creux et sourd de l'*ǫ* voisin de l'*u* (= *ou*), tandis que « primis labris exprimitur » désignerait l'aperture plus grande et moins arrondie de l'*ǫ*.

En tout cas la supposition d'un allongement général en latin vulg. ou préroman de *ę́*, *ǫ́*, soit libres, soit libres et entravés, et d'une diphtongaison subséquente reste indémontrable. En tant qu'effet de l'accent d'intensité l'allongement en question est relativement récent et particulier à une partie seulement des langues romanes.

§ 5. — On reconnaît généralement l'effet de l'accent d'intensité (expiratoire, dynamique) dans l'action réciproque sur les syllabes accentuées, qui sont relevées par intensité et allongement, et les inaccentuées qui dans la même mesure sont négligées et réduites. Eh bien, dans une étude sur « Akzent und Synkope in der Galloromania » (AS) nous avons essayé d'illustrer la complexité des conditions d'accent dans la Galloromania.

Le fait que le latin parlé a abandonné, au cours de son évolution, l'accent d'intensité originaire en le déplaçant sur la syllabe accentuée

suivant les règles classiques, point de départ de l'évolution romane, est un signe évident de l'action réciproque de deux classes linguistiques distinctes, c'est-à-dire deux couches sociales à rythme différent. L'accent du latin littéraire et cultivé (la loi des deux syllabes) et la métrique classique étaient certainement déterminés par des modèles grecs d'intonation essentiellement musicale : le rythme quantitatif était incompatible avec un accent d'intensité prononcé. La résurrection de l'accent d'intensité dans le latin parlé vers la fin de l'époque impériale était combattue par la réaction des gens cultivés, d'où les cas de syncope dans les proparoxytons enregistrés par l'Appendix Probi. D'autre part le fait que l'accent originaire du latin vulgaire se maintint à sa place primitive surtout dans beaucoup de toponymes d'origine non latine accentués contrairement aux lois classiques, comme p. ex. *Pésaro* < Písaurum, *Otranto, Táranto, Lévanto*, etc., est dû à l'influence des substrats respectifs. Dans les Gaules, où l'accent d'intensité renaissant fut renforcé par les tendances analogues du substrat gaulois, l'on a affaire à deux principes d'accentuation contradictoires. L'accent gaulois était descendant (´ ̀ -) impliquant l'apocope et non la syncope dans les proparoxytons, comme il est démontré par l'évolution de beaucoup de toponymes d'origine gauloise tels que *Trícasses* > *Troyes* (et non **Troysses*), *Némausus* > *Nemasu* > *Nimas* > *Nîmes* (à côté de v.-prov. *Nemze*), *Isara* > *Oise*, etc. Une accentuation analogue doit avoir été répandue originairement dans toutes les Gaules : elle se retrouve en occitan, et pas seulement dans les toponymes. Elle se retrouve au surplus dans une large zone du nord-est (Picardie, Wallonie, Lorraine, Bourgogne), où elle semble avoir été renforcée par l'accent analogue du germanique : cf. *tieve, Estieve* des patois nord-est en opposition aux formes franciennes *tiede, Estienne*, et d'autre part l'évolution de formes germaniques comme *sínemo bruodher Lúdwige* des Serments de Strasbourg, en allemand mod. *seinem Bruder Ludwig*, etc. L'apocope de la finale au lieu de la syncope de la pénultième se trouve ici en pleine conformité avec l'accent descendant (´ ̀ -). Mais cette accentuation, qui dérive donc d'un accent d'intensité authentique, s'étend encore plus loin (v. § 100), en francoprovençal, rhétoroman, dans les patois italiens septentrionaux (piem., lomb. *ündas*, romagn. *onds* en face de vénitien *úndese*, tosc. *undici*). D'où il résulte que l'évolution des proparoxytons en français (avec syncope et réduction de la finale) est due à un compromis entre deux systèmes d'accentuation différents, entre l'accentuation descendante (accent d'intensité) et l'accentuation ondoyante (´-̀)

ou proparoxytonique du latin classique, lutte qu'on peut observer déjà en latin (v. l'Appendix Probi !). Nous reviendrons plus loin à ce sujet (v. § 100). En tout cas on peut conclure dès maintenant que la résurrection de l'accent d'intensité dans le latin parlé a été un processus très compliqué et contrarié, qui à son tour s'oppose à la supposition d'un allongement général très ancien des voyelles accentuées dans tout le territoire de l'Empire. Un autre argument contre cette supposition sera exposé par la suite (§ 9).

§ 6. — Mais admettons un moment l'hypothèse d'un allongement très ancien de *ę́, ǫ́* et d'une diphongaison subséquente en *ié, uó*. Comment expliquer alors le caractère ascendant ou croissant de ces diphtongues contrastant avec le caractère descendant (décroissant) des *ae, ei, ou* issus de *á*[, *ę́*[, *ǫ́*[tels qu'ils coexistent en ancien français et autre part ? Ce contraste éclatant, qui n'est pas levé par la supposition d'une première phase *ᵉę, ᵒǫ* (Bourciez, El. § 154), a toujours intrigué les phonéticiens. Ainsi A. Schmitt (*l. c.* 112 ss) relève la particularité des *ié, uó* romans en face d'autres diphtongues de nos langues européennes, diphtongues issues d'une intonation décroissante : « Es wäre doch nun offenbar von vornherein auffällig, wenn bei den romanischen Sprachen das Verhältnis sich gerade umkehren sollte, indem hier die fast in allen Gruppen der roman. Sprachen zu findende Art der Diphthongierung auf anschwellende Intonation zurückginge, während die abschwellende Intonation, mit « fast alleiniger Ausnahme des Französischen » (Juret, *Bull. Soc. Ling.*, 23, S. 140), Diphthongierung hervorgerufen hätte. Und weiter wäre dann noch zu erklären, warum gerade lat. *ĕ* und *ŏ* unter anschwellender Intonation standen, bzw. die romanischen Fortsetzungen von lat. *ĕ* und *ŏ*, denn der Grund, der diese Intonation hervorgerufen hat, ist offenbar der letzte Grund der Diphthongierung... Eine Erklärung, wie *ĕ* und *ŏ* zu ihrer anschwellenden Intonation gekommen sein sollten, ist also bisher noch nicht gefunden. » En effet, la raison de la prétendue intonation croissante des *ę́, ǫ́* romans n'a pu être trouvée. Écoutons cependant Mlle E. Richter (ZrP, Bh, 82, 139) : « Es scheint, dass Dauer und Art des Abglitts für den Gehörseindruck charakteristischer sind als Dauer und Art des Anglitts. Verändert sich der Abglitt einer Lautung, so kommt es sofort zu einem anderen Gehörseindruck. » D'où il résulte que les phénomènes de diphtongaison sont essentiellement basés sur le fait d'une modification de la détente rendue perceptible à l'oreille de l'interlocuteur, étant liée à un allongement qui laisse intacte la tenue. C'est donc un fait

psychologique que le caractère d'une voyelle ne peut pas encore être saisi dans la tension, mais seulement dans le sommet (élément accentué) et qu'à partir de ce moment-là une modification de la nature acoustique de la détente échappe d'autant moins à l'attention de l'auditeur que la voyelle est allongée. Autrement dit : l'allongement rend perceptible la détente comme élément vocalique quasi autonome, et ce qui, de la part du sujet parlant, n'est d'abord qu'un acte inconscient, occasionnel, devient conscient avec la perception et l'imitation de l'auditeur et — après d'innombrables répétitions — usuel. Voilà pourquoi l'allongement d'une voyelle produit normalement une diphtongue décroissante. Le résultat normal de la diphtongaison « spontanée » de l'*ẹ́* serait donc *ẹ*^{ə}, celui de l'*ọ́* un *ọ*^{ɑ}, comme celui de *ẹ́*, *ọ́* est respectivement *ẹi* et *ọu* (cf. Schmitt, *l. c.*, 83 ss). Et outre cela, la voyelle la plus ouverte, *á*, diphtonguée librement, donne elle aussi comme résultat une diphtongue descendante (*ae* dans l'Eulalie : *maent*). En effet on trouve tous ces résultats coexistant dans certains patois italiens (v. §§ 85, 87, 93).

§ 7. — On sait que, pour trouver un dénominateur commun pour les deux séries et lever par là le contraste en question, beaucoup de romanistes ont eu recours à la supposition d'une intonation décroissante même de *ẹ́*, *ọ́*, c'est-à-dire de diphtongues décroissantes *íe*, *úo* comme première phase, d'où seraient nés les *ié*, *uó* par un déplacement d'accent subséquent. E. Richter (*l. c.*, 140 s.) décrit de la façon suivante le processus articulatoire qui aurait produit, sous l'influence de l'emphase, la diphtongaison de *ẹ́* en *i*ɛ : « ... so entsteht ein *i*- Vorschlag vor dem ɛ. Da aber eben auf diese *i*-Stellung der erste Atemstoss trifft, ist der *i*ɛ-Laut ein fallender Diphthong. » Tel *i* est un « impossible phonétique » : une prosthèse vocalique, c'est-à-dire un élément fugitif, ne peut commencer par porter l'accent, puisqu'il est inférieur en intensité, durée et sonorité à l'élément suivant représentant le caractère originaire de la voyelle. Et outre cela, le dernier serait resté intact dans la série des diphtongues issues des voyelles fermées (*ẹ́i*, *ọ́u*), comme il est naturel dans toute diphtongaison, tandis que dès le début il aurait cédé sa place à un élément fugitif dans l'élaboration des *ẹ́*, *ọ́* ? Le contraste entre les deux séries subsisterait donc sous une autre forme. Certes, il y a eu des déplacements d'accent dans l'évolution des diphtongues issues de *ẹ́*, *ọ́*. Mais rien ne nous autorise à supposer l'accentuation *íe*, *úo* pour l'ancien français prélittéraire. On peut constater des balancements d'accent entre *ié* et *í*^{ə}, *uó* et *ú*^{ɑ} dans certains patois du midi et du centre de l'Italie. On ne saurait

nier qu'un déplacement d'accent a eu lieu dans le sens d'une rétraction de *ié* en *íᵊ*, *uó* en *úᵃ* avec des monophtongaisons subséquentes par perte du second élément dans une vaste zone qui s'étend de l'Ombrie jusqu'au Pô (v. § 28). Il y a eu donc déplacement d'accent, mais dans le sens inverse de celui qu'on a supposé généralement.

D'autres, comme Appel (Prov. Lautlehre, 37), cité par E. Lerch (ZrP, 60, 558) en polémisant contre notre distinction des deux diphtongaisons, ont supposé une première phase *ęę*, *ǫǫ* pour toute diphtongaison de *ę́*, *ǫ́*. En ce qui concerne la diphtongaison spontanée par allongement, cette supposition est parfaitement admissible et même avérée par les résultats analogues de certains patois italiens (v. § 85), mais elle n'a aucune valeur pour la diphtongaison conditionnée qui est indépendante de la quantité syllabique [1]. Les conclusions que M. Lerch en tire sont donc sans consistance. Mais admise la phase *ęę* (= *ęᵊ*), *ǫǫ* (= *ǫᵃ*) pour la diphtongaison spontanée, quelle en était l'évolution ultérieure ? Nous en trouvons des spécimens dans les patois romagnols (v. § 85), à savoir *ęᵊ* > *eᵊ* > *ęᵊ* > *ę*, *ǫᵃ* > *oᵃ* > *ǫᵃ* > *ǫ*, etc., c'est-à-dire fermeture progressive de l'élément accentué sous l'influence de la détente allongée, monophtongaison par perte du second élément inaccentué et coïncidence par là avec le degré d'aperture plus fermé. C'est donc la rencontre avec les qualités fermées *ę*, *ǫ* qui semble avoir empêché une ultérieure progression de ces diphtongues décroissantes jusqu'à *íᵊ*, *úᵃ*. Mais admise même cette possibilité, resterait la question du déplacement d'accent, qui, en dehors du fait qu'il est documenté dans le sens inverse (v. ci-dessus), frapperait un *ᵊ*, *ᵃ* au lieu du degré originaire *ę*, respectivement *ǫ*, de sorte qu'on ne concevrait pas la formation des diphtongues italiennes *ię́*, *uǫ́*.

§ 8. — Non, il n'y a pas d'autre moyen d'expliquer les diphtongues croissantes *ié*, *uó* (*ué*) que de les faire remonter toutes aux faits de la diphtongaison conditionnée : elles diffèrent des décroissantes par leur nature et leur origine et par la chronologie. La diphtongaison conditionnée est la seule générale à la Romania, elle est la véritable « diphtongaison romane ». Étant donnée l'existence des diphtongues conditionnées *ié*, *uó* (resp. monophtongues subséquentes) dans les dialectes du midi et du centre de l'Italie (à l'exception de la Toscane), en Romagne, dans de vastes zones de l'Italie du Nord et notamment dans les Alpes piémontaises, lombardes et rhétiques, au midi et au nord de la France et même dans

1. Cf. Fouché, Et 27 ss, Straka, *l. c.*, 275.

la Péninsule ibérique, dont on exposera par la suite les particularités, la connexion originaire de tous ces faits ne saurait être douteuse pour celui qui les considère à la lumière de la géographie linguistique. Ce n'est qu'une partie de tous ces idiomes qui, à côté des conditionnées, connaît aussi des diphtongues « spontanées », soit les mêmes *ié*, *uó*, en prétendue qualité « spontanée », soit aussi d'autres, décroissantes, issues de *á*, *ę́*, *ǫ́* en syllabe libre. Quels étaient donc les rapports entre les deux sortes de diphtongaison ? Point de doute que la conditionnée, étant générale à la Romania, n'était la plus ancienne, tandis que la « spontanée », notamment celle de la syllabe libre, est survenue plus tard et dans une partie seulement de la Romania. La dernière est liée à la distinction quantitative entre syllabes libres et syllabes entravées et l'allongement subséquent dans les premières. Un nouveau règlement, conséquence du nouvel accent d'intensité venu probablement du nord de la France, égalisait la quantité des syllabes toniques suivant la formule : voyelle brève + consonne (syllabe entravée) = voyelle longue (syllabe libre), équation dans laquelle à la détente consonantique du premier membre correspond la détente vocalique du second, ou, autrement dit, l'élément inaccentué d'une diphtongue[1]. Nous comprenons maintenant que la « diphtongaison spontanée » par allongement était une conséquence nécessaire de la distinction entre syllabes libres et syllabes entravées causée par l'accent d'intensité du nord de la France et propagée à travers les Alpes et la Haute-Italie jusqu'aux côtes de l'Adriatique, laissant intact le midi de la France et les pays ibériques d'un côté, la Romania balkanique de l'autre, c'est-à-dire les régions en position latérale. Ces dernières régions ignorent par conséquent les diphtongaisons par allongement en syllabe libre. En revanche elles ont adopté en partie les diphtongues croissantes *ié*, *uó* (*ué*), originairement conditionnées, et les ont généralisées en syllabe libre et entravée, c'est-à-dire sans tenir compte de la différence de quantité syllabique, ou, mieux dit, sans la connaître, ce qui est advenu en castillan, frioulan, en roumain, et, originairement, en végliote, tandis que le midi de la France, ainsi que la Catalogne, dans une première phase, ont conservé les conditions primordiales.

Mais ce qui complique la question et semble donner raison à ceux qui soutiennent la théorie de la diphtongaison « spontanée » des *ę́*, *ǫ́* libres en

1. C'est dès 1936 (UD) que nous avions insisté sur le fait que la distinction entre syllabe libre et syllabe entravée n'est particulière qu'à la partie mentionnée de la *Romania*, tandis que la formule citée est de M. Lausberg, RF 65 (1954), 431.

ié, uó, c'est leur coexistence en ancien français avec les autres diphtongues spontanées, *áe, éi, óu*. Nous démontrerons pourtant que les premiers sont dus, ici encore, à la généralisation postérieure des diphtongues originairement conditionnées.

§ 9. — Envisageons donc d'abord le problème de la diphtongaison conditionnée dans toute son ampleur.

On en trouve le prototype dans les dialectes du midi et du centre de l'Italie avec *ié* < *ę́* et *uó* < *ǫ́* dégagés par *-ī*, *-ŭ* suivants indépendamment de la quantité syllabique, ainsi p. ex. (nous simplifions les formes) : *fęle; pęde* — pl. *piedi; cuntientu, cuntienti, cuntęnta, cuntęnte; cǫre; nuovu, nuovi, nǫva, nǫve; gruossu, gruossi, grǫssa, grǫsse; męse, misi; amurusu, amurusi, amurǫsa, amurǫse*, etc. Les diphtongues *ié, uó* s'accompagnent dans les mêmes conditions de l'inflexion (Umlaut) de *ę́* > *i*, *ǫ́* > *u*, et, par endroits, comme on verra par la suite, de celle d'*á* en *ę*, moins répandue. La diphtongaison conditionnée n'est donc qu'un cas particulier des phénomènes d'inflexion ou métaphonèse.

L'effet inflexionnant ou métaphonique des *-ī*, *-ŭ* suivants est causé par la particularité de leur articulation, à savoir l'élévation de la langue contre le palais ou le voile (d'où l'action analogue d'une consonne palatale ou vélaire dans la Romania occidentale), et il consiste à faire anticiper cette élévation ou fermeture suivantes dans la tension de la voyelle tonique. C'est notamment l'énergie musculaire, qu'exige la fermeture, qui détermine ce processus. Voilà pourquoi la fermeture s'introduit dans la tension en modifiant ce son fugitif et indéterminé en semi-voyelle homorganique de l'élément accentué originaire, qui, de son côté, est repris immédiatement : ce qui est possible à cause de la durée, par nature relativement plus grande, des *ę́, ǫ́* ouverts. D'où il résulte que les diphtongues conditionnées de *ę́, ǫ́* commencent par la prosthèse de la semi-voyelle respective et sont par là même dès le début et par leur nature croissantes, et par surcroît quelque peu allongées, tandis que les *ę́, ǫ́* moins longs par nature, sont assimilés complètement par la fermeture suivante et changés en *i, u* (dilation totale ou Umlaut, cf. Fouché, Et. 26). Quant à la nature analogue de l'inflexion de *á*, elle sera illustrée plus loin (§ 16)[1].

1. On peut alléguer ici les phénomènes analogues de « propagination » de la Calabre méridionale cités par Rohlfs, *Histor. Grammatik der ital.* Sprache (IG), § 5, « z. B. in Davoli, wo jeder auslautende Vokal in der Stammsilbe vorweggenommen und dem Tonvokal angehängt wird, ohne dass dabei der auslautende Vokal selbst verloren geht » : *mariana* = marina, *tiala* = tela, *lúana* = luna, *fiulu* = filo, etc.

Ces phénomènes peuvent être illustrés dans une certaine mesure, c'est-à-dire du point de vue psychologique, par les analogies que présente la machine à écrire. Les cas d'anticipation erronée de caractères d'une syllabe ou d'un mot suivants nous laissent entrevoir l'acte d'imagination devançant l'activité des doigts : d'une manière analogue, mais beaucoup plus facilement, l'activité des organes articulatoires peut être devancée et déterminée par des concepts phoniques qui se présentent prématurément à la conscience. Ces considérations sont propres à faire ressortir l'importance d'une observation faite par Mlle E. Richter déjà en 1911 (ZrP Bh, 27, 133 s.) : la diphtongaison conditionnée et l'inflexion ne sont pas compatibles avec un accent d'intensité très prononcé, puisque la voyelle posttonique dont on anticipe l'articulation se présente à la conscience encore avec netteté ! D'où nous concluons, contrairement, il est vrai, aux conclusions de Mlle Richter attribuant les phénomènes d'inflexion à l'évolution particulière et tardive des différentes langues romanes, que le relâchement ou amuïssement de syllabes post-toniques, attribué généralement à l'accent d'intensité ou expiratoire, ne peut donc être que postérieur à la période d'inflexion, ou, tout au plus, initié par elle. Voilà encore un argument décisif contre la supposition d'un allongement général et ancien des toniques en latin vulgaire par effet de l'accent d'intensité. Abstraction faite de la survivance ou réapparition de tendances régionales, l'accent d'intensité de certains idiomes romans est donc postérieur à la diphtongaison conditionnée et de date relativement récente, et avec lui le nouveau règlement de la quantité syllabique, la distinction entre syllabes libres et syllabes entravées, et la diphtongaison subséquente par allongement dans les premières.

§ 10. — La tendance à la métaphonèse ou inflexion par effet d'un *-ī*, *-ŭ* dérivait sans doute du système phonologique du latin vulgaire avec son grand nombre de substantifs et adjectifs en *-ī*, *-ŭ* [1]. Cette tendance, en tant qu'elle concernait les *ę́*, *ǫ́*, se manifesta pour la première fois par écrit dans les exemples cités plus haut (*Dieo*, *vobit*, etc., § 4) et plus tard (en 1058) dans *bielli* du Codex Cavensis (Agi 15, 255), forme qui correspond parfaitement aux conditions encore en vigueur dans l'Italie méridionale. « Eine Vorausnahme des *-i* oder *-u* bzw. eine Vorausnahme der

1. Pour l'inflexion de *ę́ -i* en lat. vulg. cf. *fici*<*feci*, *vini*<*veni*, Schuch. Vok. II, 311 n. 314 s. — L'effet analogue d'un *i* sur la voyelle tonique précédente semble être attesté par *bistia*<*bestia*, *ustium*<*ostium* comme bases communes des résultats romans (*biscia*, *biche ; uscio*, *huis*), cf. v. Wartburg, ZrP 1936, 29 ; Rohlfs, IG I, 52 n. 1.

Zungenhebung wäre lediglich ein Fehler (Schürr selbst vergleicht ihn mit dem Vertippen auf der Schreibmaschine); eine solche Fehlleistung kann, wie Wartburg sagt (Ausgliederung, Z. 56, 29) zwar sporadisch überall auftreten, aber man versteht nicht, wie dieser Fehler zu einer normalen Erscheinung geworden sein soll, die, nach Schürrs wahrscheinlich zutreffender Meinung, einstmals für die gesamte Romania gegolten hätte. Man versteht es nur dann, wenn man tiefere Ursachen annimmt : Zunahme des Hervorhebungsdruckes (des « exspiratorischen Akzents ») und dadurch bedingte Längung der Vokale » : ainsi Lerch (*l. c.*, 557). On reconnaît par là la ténacité de certaines préventions. Mais, en effet, les premiers cas de diphtongaison conditionnée ou inflexion étaient des fautes, des lapsus linguae. Pourquoi l'Appendix Probi n'en donne-t-il pas d'exemples ? Il faut tenir compte de cette vérité : toute innovation linguistique est d'abord occasionnelle, c'est-à-dire, considérée du point de vue de la norme, une faute, avant d'être admise comme facultative à côté de la forme normale préexistante, d'où résulte pour une période plus ou moins longue la coexistence ou lutte (« vacillations » ou « hésitations ») des deux formes. — Insistons sur ce que nous avons soutenu autrefois : une diphtongaison commence par l'auditeur qui interprète et imite la faute d'abord involontaire et même inconsciente du sujet parlant, déviation le plus souvent favorisée par le mécanisme phonétique. On sait qu'une innovation peut aussi bien être rejetée que normalisée. Quels sont les facteurs qui décident de la lutte ? La question peut être posée aussi de la façon suivante : laquelle des deux formes coexistantes se recommande à la communauté par un avantage sur l'autre en vue d'une fonction ou répondant à un besoin ?

Or le mécanisme phonétique de la diphtongaison conditionnée et de l'inflexion, et les données phonologiques du latin vulgaire étaient tels et favorisaient tellement les fautes en question qu'on pouvait s'attendre à une diffusion très grande et très ancienne de leurs résultats. Ce qui surprend c'est donc la rareté des exemples épigraphiques et le silence de l'Appendix Probi.

Mais n'oublions pas qu'il faut compter avec plusieurs couches du soi-disant « latin vulgaire ». A côté du latin classique et littéraire il doit avoir existé de tout temps un latin parlé différencié d'après les couches sociales. Le latin parlé des gens cultivés, tout en admettant certaines innovations des couches plus basses, ne perdait pas le contact avec la langue littéraire et officielle. C'est évidemment lui dont nous parlent les grammairiens,

et dans une certaine mesure aussi l'Appendix Probi, et qui se conservait sans trop grandes modifications et différenciations encore pendant quelque temps après la chute de l'Empire au-dessus des idiomes romans en voie de formation. Le latin vulgaire commun cependant, en tant que langue usuelle des fonctionnaires, légionnaires et marchands romains propagea à travers l'Empire des innovations rejetées par l'autre, telles que les résultats de la diphtongaison conditionnée, tandis que le latin vulgaire régional ou local pouvait continuer des tendances particulières inhérentes au substrat respectif. Peut-être certaines particularités de la diphtongaison conditionnée de l'Occident s'expliquent-elles de la sorte.

II

La diphtongaison conditionnée.

§ 11. — Or revenant aux conditions de l'Italie méridionale il faut constater d'abord qu'à côté des régions avec la diphtongaison conditionnée, dont nous avons donné plus haut des spécimens, il y en a d'autres, une grande partie de la Sicile, de la Calabre et de la Pouille méridionales et quelques zones et localités isolées en Lucanie et dans le Cilento [1], qui ont conservé les *ẹ́*, *ọ́* non diphtongués ensemble avec *i*, *u* pour tout *ẹ*, *ọ* [2], p. ex. : *lu fẹli*, *lu pẹdi* — *li pẹdi*; *bbẹḍḍu* = *bello*, *bbẹḍḍa*, *bbẹḍḍi*; *lu kọri*; *grọssu*, *grọssa*, *grọssi*; *lu misi*; *lu suli*, etc. Il s'agit là de territoires romanisés relativement tard, antérieurement grecs et même arabes, qui ont reçu leur italien « du dehors comme une espèce de langue littéraire » [3]. Quelle connexion y avait-il entre la première langue littéraire d'Italie, celle des poètes à la cour de Frédéric II d'un côté, et le sicilien commun et le toscan prélittéraire de l'autre? Quelle sorte de langue parlait-on à la cour d'un empereur de race germanique, mais né en Italie et italien de langue et d'éducation ? Langue qui fut élevée à l'usage poétique par l'exemple de Frédéric II même? Certes, ni un véritable patois, ni un mélange arbitraire de différents éléments. L'usage littéraire du « volgare » à la cour de Frédéric II ne s'explique pas par l'invention d'une langue artificielle et conventionnelle, mais elle suppose l'existence

1. V. les localités et les régions en question chez Rohlfs, IG §§ 100, 122.
2. Rohlfs IG § 4.
3. Rohlfs IG I 156 n. et 177; ZrP 1937, 424 n.

d'une langue commune italienne prélittéraire, langue de l'usage quotidien, pas encore fixée grammaticalement, mais intelligible dans toutes les parties de l'Italie. Langue en quelque sorte archaïque, surtout dans le vocalisme, et conservant par là même les *ę́*, *ǫ́* non diphtongués du soi-disant latin vulgaire des couches supérieures. Langue évidemment semblable au toscan prélittéraire, d'où une certaine prédilection pour les formes non diphtonguées chez les premiers rimeurs toscans. Cette κοινή, organe des gens cultivés, des légistes et de l'Église, n'était donc autre chose que la continuation du latin parlé dont nous avons parlé plus haut.

Les aires sans diphtongues du sicilien (les PP. 818, 819, 821, 824, 838, 851, 859, 873, 875 des cartes de l'*AIS*), du calabrais (780, 783, 791, 792, 794) et de l'apulien (748, 749) se trouvent en position plutôt latérale et représentent par là des conditions linguistiques relativement plus anciennes que les parties du centre, nord, est et sud-est de l'île et les parties septentrionales de la Calabre et de la Pouille [1] confinant avec le reste de l'Italie méridionale caractérisé par la métaphonèse du type décrit plus haut (§ 9). Ces dernières parties de la Sicile, de la Calabre et de la Pouille doivent de leur côté la diphtongaison conditionnée à l'importation du continent, du nord. La prétendue diphtongaison par emphase telle que H. Schneegans [2] l'avait observée notamment dans le patois de Messine, a été déjà reconnue par Meyer-Lübke comme étant liée aux parties accentuées de la phrase. D'une manière générale on peut dire qu'une diphtongaison naissante, c'est-à-dire encore contrariée, se présente sous l'influence de l'emphase. Les exemples de Schneegans font voir cependant clairement qu'il s'agit là de la diphtongaison conditionnée par *-ī,-ŭ*, introduite du continent avec ceci de particulier que les diphtongues sont plus fréquentes dans la bouche du peuple que dans celle des gens cultivés.

Mais en Sicile il y a encore d'autres formes de romanité plus récente, ou, mieux dit, importée, ainsi p. ex. les colonies gallo-italiennes qui ont conservé plus ou moins fidèlement les conditions de leurs pays d'origine septentrionaux (v. § 41). — Il y a en outre des aires de diphtongaison « inconditionnée » avec *ié*, *uó* en syllabe libre et entravée indépendamment du caractère de la voyelle suivante. Ce sont surtout les grandes villes, Palerme, notamment, mais aussi Catane, Messine, Syracuse, où l'on trouve cet état

1. Rohlfs, IG § 101; G. Piccito, *L'Italia dialettale* (Itd), 17, 28 ss.
2. H. Schneegans, *Laute u. Lautentwicklung des sizilian. Dialekts*, 18 ss.

de choses, que Rohlfs (IG) § 102) explique par la forte affluence en Sicile d'éléments du continent et particulièrement du nord de l'Italie, qui auraient fait perdre aux indigènes le sentiment de la corrélation entre les diphtongues et le caractère des post-toniques, produit la confusion et favorisé par là la généralisation des premières. Or le problème de la généralisation des diphtongues originairement conditionnées, notamment en tant que produit d'un mélange linguistique, se posera encore plusieurs fois (§§ 17, 61, 75).

§ 12. — La métaphonèse conditionnée par *ī*,-*ŭ* se trouve enracinée dans une grande partie de l'Italie méridionale et centrale, où elle embrasse encore les environs de Rome (y compris originairement la ville, toscanisée depuis la Renaissance), les Abruzzes, la partie orientale de l'Ombrie et les Marches [1]. A partir de la partie septentrionale de la province d'Ancone, c'est-à-dire de la ligne Sassoferrato-Arcevia-Serra de' Conti-Ostra-Adriatique, l'Umlaut de *ę́*, *ǫ́* n'est enregistré aujourd'hui que devant -*i* [2]. Cet état de choses prélude déjà aux conditions romagnoles. Les anciens textes d'Urbino (*cierti, piei, nuovi, puoi, nuovo, muodo; cunto, tempestuso*, etc.), d'Ancone et Recanati connaissent cependant encore l'inflexion causée par -*ī* et -*ŭ* [3]. Rohlfs (IG § 6) mentionne encore d'autres aires exemptes de l'inflexion devant -*ŭ* dans les Marches et en Ombrie (Amelia, P. 584 de l'*AIS*), dans les Abruzzes, dans la Pouille septentrionale, à Veroli (Latium meridional : ici inflexion de *ę́*, *ǫ́* par -*i* et-*u*, mais de *ę́*, *ǫ́* seulement devant -*i*) etc. Il s'agit là d'un rétrécissement secondaire, ce qui est démontré pour Amélia par des restes de *ǫ́* -*u*>*u* (ZrP, 71, 219). Nous verrons plus tard que l'effet métaphonique de -*ŭ* est lié en Romagne (et d'une manière analogue en Provence) à des conditions particulièrement favorables, qu'il se fait valoir à peine dans la plaine du Pô, mais qu'il se retrouve en pleine efficacité dans les parlers des Alpes piémontaises, lombardes et grisonnes et plus loin encore en portugais.

Il faut donc constater d'abord que pour les parlers en question du midi et du centre de l'Italie l'-*ŭ* final n'a pas coïncidé avec -*o*, comme il en est resté distinct encore aujourd'hui dans une vaste zone des environs de Rome, de l'Ombrie, des Abruzzes et des Marches (circonscrite par

1. Pour plus de détails v. Rohlfs, IG § 101. Pour l'inflexion de *ę́*, *ǫ́* v. Reinhart, ZrP 71,205. « Im Mittelalter scheint nun der Umlaut in Nordwestumbrien bis zu einer Linie, die Cortona, Perugia, Assisi und Gubbio mit einschliesst, gereicht zu haben. » (p. 209).

2. Crocioni, *Studj Romanzi* (StR) 3, 120.

3. Crocioni, *l. c.*; Neumann-Spallart, ZrP Bh 11, 5-6.

C. Merlo, E. Mengel, Rohlfs) [1]. Dans le voisinage du vocalisme sarde et roumain (*ŭ* conservé dans son degré d'aperture originaire) découvert par M. Lausberg [2] dans les zones archaïques de Lucanie, la non-coïncidence de *-ŭ* avec *-o* et l'effet métaphonique du premier se conçoivent sans difficulté, mais que penser des autres régions mentionnées ? Elles se trouvent dans des positions latérales et représentent par là des conditions plutôt archaïques. A ce propos M. Lausberg a avancé une hypothèse aussi hardie qu'ingénieuse [3]. La déclinaison du latin vulgaire étant en pleine décomposition, on voulait éviter la coïncidence des nominatifs sg. en *-ŭs* des masculins II avec les accusatifs pl. en *-ōs*. On y parvint en adoptant un archaïsme sarde, c'est-à-dire en prononçant l'*ŭ* de la terminaison *-ŭs* comme les *u* (*u*) originaires et en étendant cette prononciation fermée à l'accusatif sg. en *-ŭm*, à l'exception cependant des neutres, comme il est démontré par des exemples italiens [4], grisons, portugais. D'où Lausberg (*l. c.*, 323) : « Die Regelung der Auslautqualitäten (und somit wahrscheinlich auch der auf ihr beruhende Umlaut) geht noch auf die Zeit der Zweikasusflexion in Süditalien, in der Rätoromania (sowie Oberitalien) und Portugal zurük. » L'amuïssement de l'*-s* final en Italie, achevant de détruire la déclinaison, a fini par léguer les deux terminaisons *-u* sg. et

1. Rohlfs, IG § 145 ; Mengel, UDP, 19 : « umfasst diese Dialektlandschaft die Provinz Macerata, den südlich des Esino-Musone gelegenen Teil der Provinz Ancona..., sowie den nördlich des Aso gelegenen Teil der Provinz Ascoli Piceno... das südliche Umbrien mit Foligno, Spoleto, Terni und Narni, die aquilanischen Abruzzen bis zur stretta di Popoli sovie ein grosser Teil Latiums mit Accumoli, Amatrice, Leonessa, Rieti, Nemi, Subiaco, Cori, Segni, Zagarola, Labico, Tivoli, Genzano, Civita Lavinia Sora u. a. (die Ciociaria). »

2. Lausberg, *Die Mundarten Südlukaniens*, ZrP, Bh 90.

3. Lausberg, ZrP 67, 319 ss.

4. Cf. Mengel, UDP. 20 s. pour Camerino : « *lo ferro* (als allgemeine Stoffbezeichnung), *lo bono* (als Abstraktum), *lo pęše* (als Kollektivbegriff). Ein grosser Teil unserer Dialekte hat durch dieses Nebeneinander von *-u* und *-o* ein hervorragendes Mittel zur Unterscheidung des Konkreten, Realen, Begrenzten und des einzelnen Dings vom Abstrakten und Allgemeinen gefunden. » Et, p. 21, n. : « Offenbar hat das auslautende *-u* bei den Neutra (*ferrum*) einen offeneren, geschlossenem *ǫ* ähnlichen Charakter gehabt als das *-u* bei den Maskulina (*murum*). » C'est ce qu'avait déjà entrevu Meyer-Lübke, RG I § 643 : « Das ist nur möglich bei einer Aussprache *caballus*, *templu* oder *templo*... ». Rohlfs, IG I,61 s. Et encore Mengel, p. 20 : « Dass mit der Substituierung des *-u* Auslauts durch *-o* in den Küstendialekten (par influence toscane ?) das Schwinden und Absterben des *-u* Umlauts Hand in Hand geht, braucht wohl nicht besonders betont zu werden. »

-i pl. conditionnant la métaphonèse dans de vastes zones du continent, tandis qu'en sarde, grison et portugais la terminaison *-os* du pl. conservée a continué à empêcher l'inflexion pour sa part. On peut accepter en principe cette théorie basée sur un cas de « détresse morphologique ». Toutefois le toscan, le vénitien, le castillan, semblent s'opposer d'abord à son application. Or M. Lausberg présume que dans les territoires italiens en question, notamment en toscan, la transmission de l'*u* à l'accusatif sg. n'a pas eu lieu, de sorte qu'après la disparition du nominatif sg. la métaphonèse y aurait été abandonnée. Et il suppose que la Toscane a été le centre de l'amuïssement de l'*-s* et de la décomposition de la déclinaison.

§ 13. — N'oublions pas que les cas de métaphonèse, comme toute autre innovation linguistique, ne pouvaient d'abord s'imposer que peu à peu, après une période d'hésitations, à mesure que le sentiment des corrélations entre toniques et finales se stabilisait. Ce qui y contribua grandement et ce qui en résulta c'est un système de flexion interne caractéristique pour le midi et le centre de l'Italie, système d'autant plus solide qu'il compensa la déclinaison déchue en différenciant les m. et les f. du substantif et de l'adjectif II (p. ex. *cuntientu*, *cuntienti*, *cuntẹnta*, *cuntẹnte*; *gruossu- gruossi*, *grọssa*, *grọsse*, etc.) et les 2. sg. des verbes des autres personnes par la modification de la voyelle tonique et satisfit par là un besoin. Mais ce système subit un rétrécissement, et pas seulement dans la zone de transition mentionnée plus haut (Marches septentrionales). Ce sont d'une part les substantifs et les adjectifs avec une finale du sg. autre que *-u* (ceux de la IIIe, p. ex. *pẹde-piedi*) qui préparent la transition à un autre système de flexion interne. A vrai dire, on peut constater ce processus déjà dans les Abruzzes en général et dans le territoire de Teramo et Casalincontrada [1] en particulier, où l'inflexion devant *-ŭ* a cédé la place à l'analogie des pluriels internes, c'est-à-dire de l'inflexion causée exclusivement par *-i*. D'autre part, à mesure que la finale *-u* est remplacée par *-o* (par influence toscane ou littéraire) et l'inflexion de la tonique au sg. rétrograde avec elle, ce que l'on peut observer non seulement dans

1. De Lollis, Agi 12,1 ss, 187 ss; Mengel, UDP, 44 : « Es ist noch einmal darauf hinzuweisen, dass die nördliche *u*-Umlautsschwundzone um Arcevia und Civitanova in keinem Zusammenhang steht mit der um Moresco und noch viel weniger mit der südlich des Tronto von Sant' Omero, Bellante und Teramo bis hinunter nach Lanciano und Vasto. In der ersten handelt es sich um eine durch rein äusserliche Umstände (Substituierung von *-u* durch *-o* unter toskanisch-schriftsprachlichen Einfluss losgelöste rückläufige Sprachbewegung). »

la zone de transition mentionnée mais aussi le long de la côtière de la province d'Ascoli Piceno, la flexion interne se rétrécit de plus en plus au pluriel. En tout cas en Romagne le système des pluriels internes subsiste et se combine avec l'effet métaphonique d'un *-u* réduit à des cas particuliers (v. § 31).

§ 14. — Jetons cependant un coup d'œil sur l'évolution ultérieure des diphtongues conditionnées, qui, d'après notre exposé, étaient croissantes dès le début. Or en Sicile, en Calabre, en Pouille et dans les Abruzzes on trouve à côté de *iẹ́*, *yẹ* et *uǫ́*, *wǫ* très souvent l'accentuation décroissante (p. ex. 844 *biᵃḍḍu*, *biᵃḍḍi*; *gruᵃssu*, *grǫssa*, *gruᵃssi*; 845 *biᵊḍḍu*, *biḍḍi*, *gruᵊssu*, *grǫssa*, *gruᵊssi*, etc.) et quelquefois des vacillations dans la même localité [1]. Par perte de l'élément inaccentué (*ə*, *ᵃ*), donc par monophtongaison, ces diphtongues décroissantes peuvent aboutir à *i*, *u*, résultats qu'on peut vérifier un peu partout dans les régions mentionnées, mais surtout dans les Abruzzes méridionales (Mengel, UDP, 41, 71; Rohlfs, IG §§ 101, 123). Nous avons affaire là à une rétraction d'accent avec monophtongaison subséquente, ce qui est facile à documenter et sera démontré encore pour l'Ombrie, les Marches et la Romagne (v. § 28), tandis qu'une évolution dans le sens inverse, c'est-à-dire avec déplacement d'accent de *íe*, *úo* à *ié*, *uó*, est indémontrable. D'autre part les diphtongues originaires *iẹ́* (*yẹ*), *uǫ́* (*wǫ*) peuvent être monophtonguées en *ẹ*, *ǫ* par un processus d'assimilation réciproque : d'abord fermeture de l'élément accentué sous l'influence du premier (donc *yẹ*, *wǫ*), puis assimilation de celui-ci (*ẹ*, *ǫ*). C'est ce qui est arrivé dans beaucoup de parlers du vaste domaine de la diphtongaison conditionnée d'Italie, notamment dans le Picenum septentrional et dans l'Ombrie méridionale, dans le Latium septentrional, dans une zone autour d'Aquila et Rieti, etc., dont les résultats *ẹ*, *ǫ* se trouvent souvent dans le voisinage immédiat de la phase intermédiaire *yẹ*, *wǫ* (p. ex. à Arpino, Agi 13, 199 ss) et quelquefois dans le voisinage de *i*, *u* [2].

Il est donc tout à fait invraisemblable que les monophtongues *ẹ́* < *ẹ́*, *ǫ́* < *ǫ́* devant *ī*, *-ŭ* dans les régions en question soient les résultats directs d'un phénomène d'« harmonisation », comme le prétendent Mengel (UDP 165, 209), Rohlfs (IG §§ 101, 123) et Lausberg [3]. A ce propos nous

1. Ainsi p. ex. à Ascoli Piceno, cf. Mengel, UDP, 8, 14, 16, 59, 176 s.

2. V. pour la distribution générale : *ẹ*, *ǫ* « nordpicenisch » und *iẹ́*, *uǫ́* « Trontobecken », *i*, *u* « südpicenisch-abruzzesisch-molisanich-apulisch » (Mengel, UDP, 180).

3. Lausberg, ZrP 67, 325 : « so halte ich aus Gründen der geogr. Verbreitung die

pouvons nous réclamer des témoignages de dialectologues italiens cités par Mengel lui-même non moins que de nos observations personnelles. M. Parodi p. ex. s'exprime en ces termes (Agi 13, 302, n. 2) : « Ad *ię* risalirà probabilmente l'*ę* alatrino ; e cosi *ǫ* ad *uǫ*. » Et C. Merlo à propos des *ę*, *ǫ* inflexionnés du patois de Sora : « ma un giorno dovette essere *ie*, *uo*, come pur sempre a Arpino, a Castro dei Volsci e altrove.» Comme un îlot dans la mer des diphtongues métaphoniques *ię́*, *uǫ́* la Ciociaria présente les monophtongues *ę*, *ǫ* (cf. Mengel, UDP 219 s., qui y suit Bertoni). En Romagne on peut distinguer nettement la monophtongaison des *ié*, *uó* en *ę*, *ǫ* et celle des *iᵊ*, *úᵃ*, dus à une rétraction d'accent, en *i*, *u* (Schürr, Contr. § 15). En outre on trouve entre l'Esino et le Tronto ces résultats de la métaphonèse les uns à côté des autres dans un espace relativement petit : *ę́* > *ę*, *ié*, *iᵊ*, *i* ; *ǫ́* > *ǫ*, *uó*, *úᵊ*, *uö*, *ue*, *u* (Mengel, UDP 14). Plus loin (§§ 48, 50), on apportera d'autres exemples de monophtongaison propres à illustrer le problème. En tout cas le mécanisme phonétique de l'anticipation, tel que nous l'avons décrit (§ 9), laisse concevoir l'intrusion de l'articulation anticipée dans la tension avec correction immédiate de l'élément accentué de la tonique, mais non l'assimilation directe mais incomplète du dernier. Les résultats *ę*, *ǫ* issus de la métaphonèse de *ę́*, *ǫ́* s'expliquent tout naturellement par une monophtongaison même très ancienne des phases intermédiaires *ię́*, *uǫ́*.

monophthongische Stufe für die ältere : sie findet sich als gemeinsame Erscheinung in den altertümlichsten romanischen Gebieten, also im Sardischen, im Rumänischen (im velaren Zweig), im Portugiesischen, in einem süditalienischen Gebietsstreifen (südliche Marken, Südumbrien, Abruzzen, Latium, dazu Kampanien, Nord-kalabrien...), der auch sonst gemeinsame altertümliche Relikte beherbergt. » D'après Lausberg la formation et diffusion du nouveau système vocalique à 4 degrés en latin vulgaire aurait impliqué la tendance à des harmonisations poussées très loin : « Die Diphthonge sind somit ursprünglich eine Notmassnahme des 4gradigen Systems, an das ihre Existenz geradezu geknüpft ist. » (RF 60, 1947, 304). Or l'application aux phénomènes d'inflexion dans les langues romanes de ce terme d' « harmonisation vocalique », usuelle dans la linguistique finno-ugroise est propre à induire en erreur, puisqu'il s'agit çà et là de phénomènes qui n'ont de commun qu'un processus d'assimilation. L' « harmonisation » en turc p. ex. désigne la concordance des suffixes agglutinés, donc des post-toniques avec la tonique, espèce d'assimilation progressive et non par anticipation. Tout au plus pourrait-on alléguer comme exemples d'harmonie vocalique les cas d'assimilation de la pénultième ou des protoniques soit à la tonique soit à la finale dans certains dialectes de l'Ombrie et des Marches (*ténnera-tinniru ; sórece-* pl. *súrici*, etc., Merlo, ltd 1,23 ; Camilli, Aro 13, 225 ; Mengel, UDP, 25 (Amandola : *garofulu-garofili*, *fétuku-fétici*, Comunanza : *vrókkulu-vrokkili*, etc. ; Camerino : *li vérmini -li virminitti*, etc.).

§ 15. — Il n'est donc plus douteux que la Sardaigne ne se range du côté des régions relativement archaïques caractérisées plus haut, où la diphtongaison de *ę́, ǫ́* s'effectua devant *-ī* et devant *-ŭ* conservé dans sa qualité originaire et donna lieu à une monophtongaison très ancienne, prélittéraire, à travers les intermédiaires *ię́* > *yę* > *ę*, *uǫ́* > *wǫ* > *ǫ*. « Der Klangwert der betonten Vokale *e* und *o* (gleichgültig ob aus *ĕ*, *ŏ* oder *ē*, *ō*) hängt in allen echtsardinischen Mundarten von den darauf folgenden Vokalen ab. Sie werden geschlossen gesprochen vor ursprünglichem *i* und *u* und auch vor einem weiteren *ę* oder *ǫ*, auf das *i* oder *u* folgt. In allen anderen Fällen ist *e* und *o* offen, besonders auch im Campidanesischen vor *i* und *u* aus ursprünglichem *e* und *o* » : ainsi M. L. Wagner [1]. Sur les cartes 101 (*occhio*), 180, 181, 182 (*bello*, *-i*) de l'*AIS*, on constatera comme base des conditions sardes (à l'exception du P. 916) le type *bęllu- bęllos*, *ǫγu-ǫγos*, conditions qui rappellent celles du portugais. Il faut cependant ajouter que le vocalisme sarde suppose un système à trois degrés d'aperture (*ē* et *ō* ayant coïncidé avec *ĕ*, *ŏ*), donc *i-ę-a-ǫ-u* comme la zone en Lucanie et au nord de la Calabre découverte par Lausberg. D'où Rohlfs (IG 1, 46) : « Der Zusammenfall von *ē* mit *ĕ*, von *ō* mit *ŏ* bewirkt, daß nun ehemaliges *ē* und *ō* die weiteren Schicksale von *ĕ* und *ŏ* mitmachen. Es nehmen also z.B. die Wörter, die einst *ē* oder *ō* hatten, unter dem Einfluß eines auslautenden *-ŭ* oder *-ī* an den gleichen Umlaut- oder Diphtongierungsergebnissen teil, die für primäres *ĕ* oder *ŏ* gelten, vgl. im kalabresischen Gebiet dieser archaischen Zone *acietu* « aceto »,... *-uosu*... <*-osus*... Ganz ähnlich liegen die Dinge in Sardinien. Auch hier nimmt *ē* und *ō* unter dem Einfluß eines auslautenden *ŭ* oder *ī* an den späteren Entwicklungen von *ĕ* und *ŏ* teil, die hier allerdings nicht zum Diphthongen führen, sondern nur zum Umlaut von *ę* > *ę*, *ǫ* > *ǫ*... » Or d'après ce que nous venons d'exposer ci-dessus (§ 14) les cas de métaphonèse dans l'île ne sauraient être jugés d'une manière différente de ceux dans la zone de vocalisme sarde du continent, c'est-à-dire par une monophtongaison ancienne des phases intermédiaires *ię́*, *uǫ́*.

§ 16. — Les toniques *ę́, ǫ́, ę́, ǫ́* ayant été inflexionnées de la manière exposée par *-ī*, *-ŭ* dans les régions mentionnées du midi et du centre de l'Italie, nous sommes fondés à supposer un traitement analogue de *á*. L'inflexion de *á* non seulement devant *-i*, mais encore devant *-u* a

1. M. L. Wagner, *Historische Lautlehre des Sardischen*, ZrP Bh 93, p. 11, § 15.

été enregistrée par Rohlfs (ASNSL 174, 54; IG § 22) dans quelques localités autour du Golfe de Naples, à Monte Procida (P. 720 de l'*AIS* : *u kaynętə* = il cognato, *i ~i*, f. *a kaynata*), Pozzuoli (*u nęs, a męnə* la mano, mais *a manə malatə, u fętta* = il fatto, etc.), dans l'île d'Ischia, par Salvioni (ZrP, 35, 488) au nord de Naples à Giugliano di Campania, par Vignoli dans quelques débris de Castro dei Volsci (= *Chęštrə*; *ęu* = hanno, *stęu, dęu, fęu*), et il en est de même encore, à ce qu'il semble, dans quelques localités des Abruzzes. Mais d'une manière générale on peut dire qu'aujourd'hui la diffusion de l'inflexion de *á*, même devant *-i*, s'est rétrécie beaucoup par rapport à celle des autres voyelles. L'inflexion de *á -i*, à en juger d'après les cartes 28, 50, 151, 158 et d'autres de l'*AIS* appartient aujourd'hui [1] à deux aires abruzzaises autour des PP. 639, 648, 656, 658, 666, 668 et 608, 618, 637, en outre à Teramo, Casalincontrada (situés entre 637 et 639; cf. De Lollis, Agi 12, 1 ss.), Scanno, Paglieta, Lanciano, Ari (cf. Merlo, RDR, 1,413 ss), Vasto, Popoli [2], Agnone (Ziccardi, ZrP 34, 405 ss) avec des rejetons jusqu'à Arpino (Parodi, Agi 13, 299 ss) et Castro dei Volsci. Il n'y en a plus que des traces à Cerignola [3] et Lecce [4]. Ce à quoi on pouvait s'attendre d'après ce qu'on a constaté plus haut, c'est-à-dire que l'inflexion de *a* devant *-i* devait s'effectuer au moyen de l'intrusion de la semi-voyelle *i̯* (*y*) dans la tension, semble être confirmé par le fait que ces résultats concordent le plus souvent avec ceux d'une palatale précédente. A Castro dei Volsci nous enregistrons *ę* dans tous les cas : *frátə*, pl. *fręta, kaval'ə*, pl. *kavęl'ə*; *pyęñə* = piangere, *pyęyya* = piaggia), à Agnone en syllabe libre *i̯ę́* (*keanə, pl.kiję*; *kyi̯ęnə* = piano), en syllabe entravée *ę́* (*tręttə* = tratti; *ęyənə* = agni; *šękkə* = fiacco, *kyęndə* = pianta). Les toponymes *Rieti* < *Reate, Chieti* < *Teate* semblent s'expliquer de la même façon. Et voici encore une confirmation plus directe, apportée par Rohlfs (IG I, 88, n. 2) : « in dem zuletzt genannten abruzzesischen Gebiet bleibt *a* nicht selten erhalten, indem ihm ein *i* vorgeschlagen wird, vgl. in Trasacco (Prov. Aquila) und in San Donato Val Comino (Prov. Caserta) *i kianə* (bzw. *kχanə*) « i cani »... Les phases de l'évolution étaient donc *á -i* > *ⁱa* > *ⁱä* > *yę* : cette dernière phase pouvait aboutir à la monoph-

1. C. Merlo, *Il dialetto di Sora*, 259; Rohlfs, IG § 21.
2. G. Rolin. *Prager deutsche Studien*, 1908.
3. 2 sg. imparf. *kandiᵊvᵊ*, etc., Zingarelli, Agi 15,83 ss.
4. Cas isolés comme *minezzu* = minaccio, 2 sg. *miniezzi*, Morosi, Ag, 4, 122.

tongaison en *ę́* (p. ex. à Castro dei Volsci) ou à la confusion avec la diphtongue conditionnée de *ę́* (*yę*, à Arpino la nuance plus fermée *i̯ę*, pareillement à Casalincontrada, tandis qu'à Teramo le résultat est *i* en syllabe libre, *i̯ę* en syllabe entravée). Autre part, p. ex. à Agnone, où s'était également fait valoir la distinction entre syllabe libre et syllabe entravée, on obtint dans la dernière *ę* par monophtongaison, dans la première *i̯ę*. C'est de cette manière et non par une seconde inflexion de la phase *ę́*, comme croit M. Rohlfs (*l. c.*), que peuvent s'expliquer les nombreuses concordances des résultats de l'inflexion de *á* avec celle de *ę́*. On est fondé à croire que la diffusion primitive de l'inflexion de *á* correspondait à peu près à celle des autres phénomènes d'inflexion, mais que la première doit avoir subi des rétrécissements par l'influence des formes non inflexionnées et de la langue littéraire. Il est très significatif, en tout cas, qu'ici encore l'inflexion devant *-u* est abandonnée la première.

§ 17. — Les résultats de la diphtongaison conditionnée, tels que nous les avons caractérisés, sont assez bien conservés dans la région napolitaine, en Latium, autour d'Aquila et Rieti dans les Abruzzes. Ils l'étaient encore à Rome du XIIIe au XVIe siècles. Partant de cette base et ayant adopté entre temps la distinction entre syllabe libre et syllabe entravée, les parlers du versant oriental des Apennins, ceux de la plus grande partie des Abruzzes, de la Molise, de la Pouille et de la Basilicate orientale, ont poussé très loin leurs diphtongaisons par allongements secondaires, dont on donnera plus tard des spécimens (§ 85).

Dans le Latium septentrional la diphtongaison conditionnée du type méridional atteignait jadis à une des limites de sa diffusion, c'est à-dire à une zone limitrophe des conditions assez différentes du toscan. Les anciens textes de Rome [1] des XIIIe-XVIe siècles présentent encore *ié*, *uó* (*ué*) liés à *-i*, *-u* (*dente-dienti*, *potente-potienti*, *tiempo*, *castiello*, *viecchio-vecchia*, *uocchi*, etc.). A côté de *uó* on constate aussi la variante *ué*, particulière originairement aux couches sociales inférieures, conservée aujourd'hui encore à Terracina et répandue en Pouille, à Lecce surtout, en Calabre et hors d'Italie en ancien français, en castillan, etc. (quant à son élaboration v. § 76). Les « exceptions » de ces textes, telles que *piede*, *diente*, *potiente*, *tierza*, *mieza*, *grieca*, *suele*, *buena*, *muerte*, etc., peuvent être expliquées suivant MM. Merlo et Ugolini soit par des fautes de

1. Merlo, Itd 5, 172 ss.; 7,11 ss : Bertoni, Aro 15/4; Ugolini, Aro 16/1.

scribes soit par des nivellements entre sg. et pl., m. et f., c'est-à-dire par des faits d'analogie morphologique, en admettant pourtant, ajoutons-nous, que dans le premier cas il pouvait très bien s'agir déjà de variantes facultatives coexistant avec les formes « normales » dans la conscience des sujets parlants. Mais on se reportera aussi aux observations de Meyer-Lübke (IG § 48) sur la zone, qui a fait naître *ie*, *uo* sans conditions et aux exemples apportés par lui non seulement des anciens textes mais encore du dialecte moderne d'Orvieto d'après Papanti (*tiempo, tierra duonna, muorde, kuosa, pensuó, puoko, verguogna*). Cet état de choses, ces diphtongues « inconditionnées », ont été vérifiées récemment par M. R. Giacomelli (Aro, 18, 173 s, 184, 191) dans la bouche des anciens encore à Orvieto (*Pyeppe, tyempo, dwonna*), Sant'Oreste (*dyente, mwortu, mworta*, etc.), tandis qu'aujourd'hui Orvieto (P. 583 de l'*AIS*), Viterbo, Bracciano, Acquapendente (P. 603), présentent les diphtongues décroissantes *ęᵃ*, *ǫᵃ* (*ᵃr fęᵃle* = il fiele, *la pęᵃlle, er kǫre, grǫᵃsso, grǫᵃssa, fǫᵃrte*) [1]. On peut donc reconstruire ces phases d'évolution pour toute cette région : 1) diphtongaison conditionnée par *-i*, *-u*, 2) nivellements par effets d'analogie [v. 3) et 4) ci-dessous]. Il est donc hors de doute que dans la période des XIIIᵉ-XVIᵉ siècles nous avons affaire dans la région romaine à une généralisation en cours des diphtongues originairement conditionnées, à laquelle a pris part aussi le parler métropolitain, qui depuis a été toscanisé. Or ce dernier fait nous laisse entrevoir que l'analogie n'explique pas entièrement les choses et notamment très peu les conditions récentes de la zone autour d'Orvieto. M. Rohlfs (IG §§ 86, 108) a donc raison de parler de « fausse application des diphtongues toscanes » dans le Latium septentrional et en Ombrie et même à Arezzo (*duonna, cuorno, fuorsi, suonno*, et aussi *signuora, muoglie, muondo*, etc., cas cités d'après Parodi, Rom. 18,613) et Cortona et çà et là même en Toscane. La toscanisation soit par contact avec les parlers toscans limitrophes, soit par influence de la langue littéraire a donc achevé de bouleverser le sentiment des corrélations entre diphtongues et terminaisons (*-u*, *-i*) : « Da nach den süditalienischen Diphtongierungsgesetzen, die einst hier herrschten in gewissen Fällen der Diphthong eintreten konnte (z. B. *tiempo, fierro, dienti*), wo er im Toskanischen unmöglich war, und er umgekehrt im Toskanischen in gewissen Fällen (*pietra, dieci, fiele, siepe*) auftrat, wo er

1. Pour le moyen-âge v. Monaci, Crest, pr. gr. § 42 ; pour les Marches et les Abruzzes et la phase intermédiaire *uö* Mengel, UDP 69, *passim*, 176 s.

nach süditalienischen Gesetzen nicht üblich war, kam es im Zuge der immer stärker werdenden toskanischen Einflüsse zu einer Verallgemeinerung des Diphthongen, die in gewissen Fällen weder den toskanischen noch den süditalienischen Gesetzen Rechnung trug. » (Rohlfs, *l. c.*). La généralisation des diphtongues originairement conditionnées dans la région en question est donc en dernière analyse la conséquence d'un mélange linguistique. Il faut ajouter cependant que dans la zone d'Orvieto *ę́ ǫ́*, surtout en syllabe entravée, ont été rétablis par l'effet ultérieur de la toscanisation dans une 3) phase, d'où dans une 4) une diphtongaison subséquente par allongement en *ęᵃ*, *ǫᵃ* (pour laquelle v. § 86). C'est donc à la périphérie des vastes régions avec diphtongaison conditionnée et en contact avec des conditions tout à fait différentes qu'ont pris naissance les *ié*, *uó* « inconditionnés » (comme en Sicile dans les villes de Palerme, Messine, Catane, Syracuse, v. § 11), ce qui suppose cependant l'absence d'un sentiment de quantité syllabique. Aujourd'hui le vocalisme toscan s'est imposé dans la ville de Rome et dans les localités au nord, tandis que celles de l'est et du midi de la métropole telles que Subiaco (cf. Lindström, StR, 5,273 ss), Velletri (Crocioni, StR, 5,27 ss), etc. ont conservé les conditions métaphoniques primordiales.

§ 18. — Au nord de Rome les deux types linguistiques si différents, le méridional et le toscan, continuent à se disputer le terrain, avec l'avantage du dernier aidé par le prestige de la langue littéraire. L'Ombrie surtout a été le théâtre de cette lutte [1]. Comme il est documenté par les anciens textes [2] l'Ombrie était de tout temps en grande partie une région d'inflexion. Mais déjà en « ancien » ombrien [3] on trouve, comme dans les parlers modernes, les diphtongues toscanes *ié* et *uó* en syllabe libre et indépendantes du caractère de la voyelle finale [4]. On peut supposer que la généralisation de la diphtongue en syllabe libre soit due, en partie au moins, à l'analogie morphologique, cf. p. ex. sg. *pyede* d'après le pl.,

1. T. Reinhard, *Umbrische Studien*, ZrP 71, 172 ss.; 72, 1 ss.

2. Pour Assisi, Gubbio, Fabriano v. Bertoni, Itdial. § 83. En général Monaci, Krit. Jahresber. (KJb), I/1,32 et Crest. pr. gr. § 17, p. ex. *martieglie* = martelli.

3. A. Schiaffini, *Il perugino trecentesco*. Itd 4, 77 ss.

4. A Città di Castello et à la campagne près d'Arezzo *ié* général en syllabe libre, mais *uó* (resp. *úo*, *yu*,*u*) lié à *-u*,*-i* (Goidanich. l. c. 163 ; Bianchi, Il dialetto e la etnografia di Città di Castello, Pisa 1886, p. 25 ; Meyer-Lübke, RG I, 528). A Borgo S. Sepolcro (Merlo, Itd 5,66 ss) on trouve les conditions toscanes.

mais *fęle, kǫrę*, etc. dans les PP. 583, 603, 566, 567, 577, 557 et des formes analogues éparpillées par les Marches, notamment à 538, 548, etc. jusqu'aux portes d'Ancone, où, sous l'influence de la langue littéraire, se sont implantées les conditions toscanes. L'Ombrie a donc été, nous l'avons déjà dit, le théâtre de la lutte entre le type dialectal méridional et le toscan, lutte qui s'est engagée surtout dans une zone le long de la Via Flaminia, dont nous avons essayé de faire ressortir l'importance pour l'évolution linguistique de l'Italie centrale (*Rlir*, 9,203 ss). Le long de l'embranchement septentrional de l'ancienne route romaine les diphtongues toscanes s'infiltrèrent dans les régions adriatiques.

§ 19. — Quel rôle le toscan a-t-il donc joué dans l'évolution de la diphtongaison en Italie ? A ce propos nous croyions (*Rlir*, 9,215, UD 285 s. NUD 314 s.) pouvoir formuler notre opinion de la manière suivante : les *ié, uó* toscans doivent dériver en quelque sorte du fait de la diphtongaison conditionnée des régions environnantes. Or la langue des anciens poètes courtois (Bonagiunta da Lucca, Monte Andrea, Bondie Dietaiuti, Guittone d'Arezzo et même celle de Florentins comme Brunetto Latini et Chiaro Davanzati) a conservé presque généralement *ę́, ǫ́* en syllabe libre (et, ce qui est caractéristique, le plus souvent dans le mot *core !*). D'après Wiese [1] le v.-lucquois et le v.- arétin auraient conservé *ę́*[, *ǫ́*[à leur tour, ce qui concerne surtout Bonagiunta et Guittone, tandis que Ristoro d'Arezzo emploie de plus en plus les graphies avec *uo* (mais dans une seule ligne *luoco* et *loco*, Wiese, *l. c.*, 212). D'autre part les anciens documents toscans en prose écrivent *ie, uo* dès la première heure, et cela même dans des cas où la langue littéraire les a depuis rejetés [2]. Les diphtongues étaient donc déjà à la mode parmi les scribes, ce qui laisse entrevoir qu'ils les considéraient au moins comme des variantes facultatives, entrées en concurrence avec les voyelles simples. En tout cas elles existaient déjà dans la langue de tous les jours d'une partie au moins de la Toscane. La question est de savoir comment et quand elles se sont imposées à la langue littéraire à l'exception de *bene, nove*, qu'on ne peut pas expliquer comme formes atones [3]. Nous étions d'avis que cette phase était atteinte dans l'œuvre des poètes toscans et

1. B. Wiese, *Altitalienisches Elementarbuch*, Heidelberg 1928 [2], §§ 26, 41.

2. Cf. v.-siennois *siei, nuove;* v.-florentin *iera, ierano*, en pos. prot. *Buonvenuto, Buonaggiunta, buoglnini, rispuondendo,* Monaci, Crest. pr. gr. §§ 15, 40, et même dans *Buorgo, buorsajo, l. c.*, 15.

3. v.-perug. *biene* (Schiaffini, *l. c.* § 2); v.-sienn. *nuove*.

notamment de Dante, mais M. Rohlfs (IG §§ 85, 107) a certainement raison de se rapporter, en ce qui concerne le dernier, à la graphie des plus anciens manuscrits, d'après lesquels *ę*, *ǫ* prédominent dans les rimes. Et il peut affirmer la même chose de Cecco Angiolieri et du ms. autographe de Pétrarque. On sait, d'autre part, qu'aujourd'hui en Toscane *uo* recule devant *ǫ* à peu près partout, surtout à Florence, et par là, conformément à la théorie de Manzoni, temporairement même dans la langue littéraire.

§ 20. — S'agit-il de conservation, de réintégration ou de monophtongaison ? Les cartes *nove* (288), *nuora* (34), *suocera* (22), *ruota* (1227) et moins constamment *cuore* (137), etc., de l'*AIS*, nous présentent *ǫ* non seulement en Toscane, mais — ce qui est naturel, étant donné le caractère de la finale — dans presque toute l'Ombrie et dans les Marches. D'après ce qu'on a vu (§ 14), une monophtongaison aurait donné comme résultat plutôt un degré d'aperture plus fermé. Une réintégration, à son tour, avait besoin de modèles. Or M. Rohlfs (*l. c.*) appelle notre attention sur le fait de la conservation des *ę́*[(et aussi des *ǫ́*[) originaires dans beaucoup de mots toscans non seulement par influence latinisante, mais encore dans la langue populaire de beaucoup de localités, à savoir dans des mots tels que *męle*, *fęle*, *sęde*, *sępe*, *vęne*, *lęvito*, etc. : « Im Lichte dieser unbedingt volkstümlichen Formen gewinnen die in der Schriftsprache auftretenden Wörter mit erhaltenem *ę* erhöhte Bedeutung... In den *ę*-Formen der alten Dichter, in den oben aufgeführten Wörtern der Schriftsprache (*pęcora*, *lępre*, *pręte*, *lęi*, *sęi* u. s. w. und in den neu beigebrachten Beispielen aus den vulgärtoskanischen Mundarten sehen wir Zeugen bzw. letzte Reste einer älteren rein toskanischen Lautentwicklung. » Et quant à l'*ǫ* : « neben dem schriftsprachlichen *uo* hat es in der Toskana seit alter Zeit eine rein toskanisch-volkssprachliche Strömung gegeben die an dem alten *ǫ* festhielt. »

§ 21. — Essayons donc de réduire le problème des conditions toscanes à ses prémisses. S'agit-il dans les diphtongues toscanes *ié*, *uó* en syllabe libre des résultats d'une diphtongaison spontanée, c'est-à-dire par allongement sous l'influence de l'accent d'intensité, ou faut-il y voir les derniers rejetons de la diphtongaison conditionnée des régions environnantes ? Nous avons déjà exposé les raisons pour lesquelles nous ne pouvons pas considérer les diphtongues croissantes *ié*, *uó* comme issues d'une diphtongaison par allongement (v. §§ 6-10). Ce qui les rend suspectes comme telles c'est encore leur isolement : une vraie diphtongaison « spon-

tanée », enracinée dans le système phonologique d'un idiome, embrasse par principe toutes ses voyelles susceptibles. Et au surplus l'accent ondoyant et proparoxytonique du toscan, qui conserve en général les atones, est essentiellement différent de l'accent d'intensité qui compense la diphtongaison des toniques par l'amoindrissement ou même la chute des atones. N'oublions pas non plus le point de vue géographique, c'est-à-dire les possibilités de connexion entre les *ié*, *uó* toscans et ceux des régions environnantes.

C'est pourquoi nous avons cru devoir rejeter l'hypothèse connue de M. v. Wartburg, suivant laquelle les diphtongues italiennes et françaises en général, les croissantes et les décroissantes, seraient dues à l'influence de l'accent d'intensité du superstrat germanique (longobard, resp. francique) [1]. Nous n'avons pas l'intention d'entrer ici dans les détails de notre discussion : qu'il suffise de renvoyer à notre article « Dittongazione romanza e sostrato » (Dis). C'est que M. v. Wartburg méconnaît les rapports entre les deux sortes de diphtongaison dont il confond les résultats en faveur de sa théorie. Et nous n'insistons pas non plus ici sur la réfutation de certaines interprétations erronées du rôle historique des Longobards de la part de M. v. Wartburg, comme la suivante : « Die Geschichte wollte, dass sie sich beidseits der grossen Sprachscheide Spezia-Rimini festsetzen sollten... In der Tat, wenn die Longobarden verhindert haben, dass sich zwischen Florenz und Bologna eine wirkliche Sprachgrenze bildete, so musste der werdende Sprachraum sich anderswo absetzen. » (Ausgl. 146/7.) Nous avons au contraire démontré ici (Rlir, 9, 203 ss), que c'est justement l'invasion longobarde en tant qu'imposant aux Byzantins un nouveau règlement administratif et militaire du territoire qui leur restait (Exarchat de Ravenne ou « Románia » en opposition à la « Longobardia »), qui renforça l'importance linguistique de la frontière entre les deux versants de l'Apennin, entre l'Exarchat (Romagne) et la Toscane devenue longobarde, entre Bologne et Florence. D'où résulta le rôle linguistique tout à fait différent des deux régions limitrophes.

§ 22. — En effet, ce qui nous a suggéré notre théorie de la diphtongaison romane, comme on verra par la suite, ce sont les conditions romagnoles avec leur distinction nette entre les deux sortes de diphton-

1. W. v. Wartburg, *Die Ausgliederung der roman. Sprachräume*, ZrP 56 (1936) et Berne, A. Francke 1951 (Ausgl.) : cf. la réfutation de G. Merlo, *La Francia linguistica odierna e la Gallia di Giulio Cesare*, *Rendic. Acc. It.* s. VII, vol. II, 1940 et *L'italia linguistica odierna e le invasioni barbariche*, *ib.*, vol. III, 1941.

gaison. Et ce n'est qu'après coup que nous avons été frappé de la clairvoyance, avec laquelle H. Schuchardt avait reconnu déjà en 1885 les points essentiels du problème en disant : « Ich habe vor langen Jahren den Gedanken geäussert, dass im Italienischen (und im Romanischen überhaupt) *ie*, *uo* = vulglat. *ę*, *ǫ* ursprünglich, wie noch jetzt in manchen Dialekten, an ein folgendes *i* oder *u* gebunden war : *vieni*, *buonu*, *buoni*. Zunächst würde es durch begriffliche Analogie ausgedehnt worden sein : *viene*, *buona*, dann aber auch ohne eine solche : *pietra*, *ruota*, und Formen wie *bene*, *bove* (plural *buoi*), *nove* (gegenüber *nuovo*) würden eben die letzten uneroberten Plätze bedeuten. Ich weiss nicht, ob meine Annahme von einer rein lautlichen Analogie etwas ganz Neues ist. » (Über die Lautgesetze. Brevier, p. 49).

§ 23. — Or c'est justement la Toscane qui se dérobe aux tentatives de dériver ses diphtongues des phénomènes de métaphonèse ou inflexion dont elle ne conserve pas de traces. En tout cas elle a rejeté *-u* comme finale et son effet métaphonique (v. § 12). Elle ignore tout indice d'une flexion interne. C'est pourquoi nous avons présumé que les prémices de la métaphonèse, partant des couches inférieures de Rome et se propageant vers le Nord, furent de très bonne heure abandonnées ou rejetées en Etrurie. La Toscane resta même plus tard dans un état d'isolement relatif entre la Via Flamina et le rempart des Apennins au Nord : au-dedans des frontières qui, pendant la domination des Longobards, la séparaient de l'Italie byzantine. En tout cas le latin parlé des gens cultivés lui doit d'avoir conservé des traits archaïques, entre autres choses *ę́* et *ǫ́*. Ce n'est donc pas un pur hasard si la langue des poètes courtois toscans concorde en beaucoup de traits et notamment dans la conservation des *ę́*, *ǫ́* avec celle des poètes siciliens dont ils étaient les contemporains ou les successeurs immédiats : le « volgare illustre ed aulico », auquel aspire Dante, la κοινή italienne prélittéraire, favorisée par des conditions sociales et culturelles particulières, a laissé ses traces surtout en Sicile et en Toscane : sur ce point nous sommes d'accord avec M. Rohlfs (IG I, 156, n. 1). Évidemment les conditions linguistiques de la Toscane sont le résultat d'un mélange de plusieurs couches, d'une lutte linguistique entre des couches sociales différentes ou géographiquement juxtaposées. Ce qui veut dire que les diphtongues, particulières d'abord à une couche inférieure, pouvaient être en même temps importées du dehors de la Toscane et rejetées par les couches supérieures. Cela expliquerait les hésitations des scribes dans les plus anciens documents en même temps que

l'emploi impropre des diphtongues, surtout de *uó*, non seulement dans les cas explicables par analogie morphologique tels que *giuocare*, *suonare*, *nuotare*, mais encore dans d'autres positions, protoniques et au lieu de *ǫ́* (v. § 17, notamment les cas cités d'Arezzo). Évidemment les diphtongues se présentaient à leur conscience, sans que les scribes se rendissent toujours compte des conditions de leur emploi, symptôme de l'incertitude de leur sentiment linguistique causée précisément par le mélange. On ne s'étonnera donc pas de l'existence des diphtongues non seulement dans les plus anciens documents en prose de Florence et de Sienne, mais encore dans ceux de Lucques du XIVe siècle (ZrP, 31, 172-5 ; Agi 16, 398), auxquels se rapporte M. v. Wartburg (ZrP, 48,380), tandis que S. Pieri, en exposant les caractères des dialectes modernes de Lucques (Agi 12,109) et de Pise (*ib.* 142) y constate surtout le recul de *uo* (conservé à Lucques en ville et environs immédiats, à Pise « in alcune parti della campagna ») devant *ǫ*.

Or M. Aebischer (ZrP, 64, 364 ss) a reculé encore de plusieurs siècles les témoignages des diphtongues d'abord à Lucques (avec un toponyme *Aqua buona* de l'an 983, *duomui episcopi* 999, *Piedimonte* 1154, *fieno* 1178, etc.) et plus tard dans d'autres régions de la Toscane : « En cette seconde moitié du XIIe siècle, ce n'est du reste pas seulement la région de Lucques, mais toute la Toscane qui est déjà infectée » (*l. c.* 367). Et M. Aebischer de conclure : « il (= l'auteur de cette étude) a certainement tort : il s'agissait là, je le répète, d'une évolution qui était alors populaire depuis plusieurs siècles déjà ; et si elle n'apparaît pas partout dans les textes littéraires, c'est que tel ou tel de ces anciens poètes, conscients plus que d'autres de ce que sans doute ils estimaient être de bon usage, la vraie tradition, plus conservateurs en un mot, l'ont sciemment éliminée... Or c'est justement là où la métaphonèse n'aurait qu'une existence hypothétique, en tout cas une existence éphémère, que la diphtongaison se manifeste en premier !... Il ne ressort pas, je le répète, que la métaphonèse soit pour quelque chose dans nos cas de diphtongaison.

Au surplus — et c'est là le plus grave défaut de l'hypothèse de M. Schürr — pourquoi les milliers de chartes de la Campania ou du Latium que nous possédons... ne livrent-elles pas la moindre trace de *-ie-* ou de *-uo-* ? » (*l. c.* 369).

Quant à la dernière objection il suffit de renvoyer à l'exemple *bielli* du Codex Cavensis de l'an 1058 (Agi 15,255), attestation indéniable de la diphtongaison conditionnée ou métaphonèse dans le territoire où elle est

en vigueur aujourd'hui. Dans toute cette agglomération de faits que nous venons de discuter il ne faut pas oublier que les anciens scribes, même vaincue la difficulté de la perception et identification des deux éléments des diphtongues, manquaient dans leur reproduction des modèles graphiques d'une langue littéraire — ce qui peut expliquer aussi leurs hésitations. Du reste les témoignages apportés par M. Aebischer complètent l'image que l'on peut se faire maintenant de l'évolution des diphtongues toscanes.

§ 24. — Elles doivent être infiltrées en Toscane du côté nord-ouest, venant de la Haute-Italie, le long de la côte, ou, plus vraisemblablement, à travers les défilés des Apennins, la Cisa et le Cerreto, routes très fréquentées au moyen âge, et les vallées respectives, la Lunigiana et la Garfagnana. En effet, les dialectes de la Lunigiana présentent encore actuellement des conditions qui peuvent être considérées comme intermédiaires entre les toscanes et les émiliennes et liguriennes, à savoir *ẹ*, *ọ* (resp. *ö*), résultats de la monophtongaison de *ié*, *uó* en syllabe libre et devant *palatale*, *-i*, *-i̯* (§ 40). Les diphtongues *ié*, *uó* ont donc été importées en Toscane probablement dès l'époque carolingienne de régions où, nées de la métaphonèse, elles avaient été généralisées en syllabe libre. Nous attribuons donc moins d'importance qu'autrefois à la possibilité d'analogies morphologiques du type *pẹde-piedi* d'où sg. *piede*, telles qu'elles pouvaient s'effectuer le long de la Flaminia en contact avec les dialectes du type méridional. Les analogies de la sorte peuvent avoir contribué à produire des généralisations telles qu'on les trouve à Rome du XIIIe au XVIe siècles, généralisations qui ne tiennent pas compte de la quantité syllabique. C'est là le point décisif : ce qui différencie le toscan de l'ombrien et du romain primitifs c'est notamment la distinction entre syllabes libres et syllabes entravées. Ce nouveau sentiment de quantité syllabique doit s'être répandu en Toscane avec les emprunts faits aux dialectes limitrophes septentrionaux (nombre de mots avec *-v-*, *-d-*, *-g-* au lieu de *-p-*, *-t-*, *-k-*). Ce caractère non autochtone des *ié*, *uó* toscans peut expliquer aussi leur apparition hésitante dans les proparoxytons (cf. Rohlfs, IG, I, 155, n. 1). En révisant sur ce point notre opinion antérieure concernant l'influence des dialectes méridionaux sur l'évolution des diphtongues toscanes nous renvoyons à l'avis analogue de M. Rohlfs (IG, I, 157), qui y voit cependant des influences septentrionales sur les couches supérieures et une espèce de mode littéraire irradiant les diphtongues vers l'Ombrie et le Latium septentrionaux.

§ 25. — En effet, dans la partie septentrionale des Marches, à Urbin (P. 537), Fano (P. 529), Pesaro et encore à San Marino (cf. Schürr, RD II, 39, 41 s. 166, 168), en plein domaine de la métaphonèse [1], on rencontre beaucoup de mots avec *yę, yi, i* < *ié* < *ę*[inconditionnés. Qu'on consulte p. ex. les cartes *fiele* (140), ou *piede* (163) de l'*AIS* : une bande de formes avec *yę, yę* s'étend de la Toscane orientale jusqu'à Ancone. A Urbin nous enregistrons *fyęl, myęl, pyęd, pyętra*, etc. Au-delà du Foglia ces mots sont reconnaissables comme toscanismes plus ou moins récents souvent même par leur consonantisme (*pye_ra*). Il va sans dire que *ǫ́* reste généralement intact. Il s'agit là d'une zone d'infiltration de formes et même du rythme toscans (Contr. § 13) qui s'étend jusqu'au Marecchia, zone qui, à travers les défilés de l'Apennin et la Flaminia, a transmis de son côté des romagnolismes jusqu'en Ombrie (v. § 90). Mais à partir des PP. 528 et 499 on reconnaît déjà nettement les conditions romagnoles.

§ 26. — Ce qui est d'un intérêt spécial dans les conditions du vocalisme romagnol c'est qu'on y peut distinguer clairement les deux sortes de diphtongaison. Dans les textes des xve-xvie siècles l'inflexion de *á, ę́, ǫ́* et la diphtongaison de *ę́, ǫ́* conditionnée par *-i, ị*, consonne *palatale*, par *-ŭ* seulement en hiatus (*-ęu, -ǫu*) et dans le groupe *-ǫcu* (*fǫcu, lǫcu*, etc., cf. RD I, 56-81, II, 131-184, 189-192) se présentent déjà pleinement développées, tandis que la diphtongaison spontanée n'est encore représentée que par le changement de *á*[> *e* (v. § 87). On démontrera plus loin (§ 85) qu'en général la diphtongaison spontanée est beaucoup plus récente que l'autre et dilate en diphtongues décroissantes non seulement les *á*[, *ę*[, *ǫ*[et dans une petite aire de Savignano jusqu'à la proximité de S. Marino aussi *í*[, *ú*[, mais encore les *ę́*[, *ǫ́*[exempts de la métaphonèse. Les résultats des *á, ę́, ǫ́, ę́, ǫ́*, qui se trouvaient dans les conditions de métaphonèse, furent respectivement *ę, i, u, ié, uó*.

§ 27. — L'inflexion de *á* devant *-i, ị* ou consonne *palatale* a donc donné comme résultat un *ę* qui a coïncidé avec *ę́* originaire dont il a partagé les sorts ultérieurs (*i mel, i fett, gheiba, bes* = bacio, *lessa*, etc., dans le « Pulon Matt » ; *i me^i^l, i fä^ɑ^t, ge^i^ba, be^i^s, lä^ɑ^sa* actuellement à Forlì). Il semble cependant que l'anticipation de l'élément palatal ne se soit pas effectuée ici dans la tension, mais par attraction ou propagination dans la détente de *á*. Si l'on considère la diffusion de l'inflexion de *á -i* dans la

1. Cf. les études de Crocioni, n 17 et Neumann-Spallart, n 18 ; UDP.

Haute-Italie [1] il faut tout d'abord constater qu'elle a laissé ses traces un peu partout, tout en rétrogradant par-ci par-là (p. ex. à Imola, RD II, 131 s.). A Bologne elle est aujourd'hui absente [2], à Modène, Parme et Plaisance des pluriels comme *animê*, *caväj* peuvent s'expliquer comme restes d'une évolution *-alli* > *-aj* [3]. M. Malagoli (*Itd*, 9, 205 s.) a pu prouver l'existence de *á* inflexionné par *-i* dans les hautes vallées du Secchia et en partie de l'Enza (à l'ouest du P. 453). Ici, en Ligurie, en Piémont et dans les Alpes piémontaises et lombardes, de même qu'en Rhétie, nous avons affaire à une espèce d'inflexion qui diffère assez de celle que nous avons connue dans l'Italie méridionale et centrale. On peut considérer comme typiques pour toutes ces régions les exemples présentés par l'ancien dialecte d'Asti [4], à savoir *cayn* = cani, *queyng* = quanti, *feyng* = fanti, *homaicz* = omacci, *drayp* = drappi, etc., qui ont leurs correspondances dans les dialectes modernes de la Val Sesia [5], Val Antrona [6], Val Anzasca [7]. Nous trouvons donc ici comme étape d'une monophtongaison en *ę* [8] (devant nasale le plus souvent en *ẹ̃* ou même *ĩ*) un *ai* né d'une « attraction » ou « propagination » de l'*-i*. Cette inflexion est en plein épanouissement au pluriel m. et pl. f. III et dans la conjugaison de la Valmaggia et de toute la région au nord du Lago Maggiore (Salvioni, *l. c.*), elle s'étend plus loin, notamment dans la formule *-anti* > *-ent(i)*, à travers toutes les Alpes lombardes jusqu'à Belluno (P. 335) [9], Feltre, en v.-trévisan (Salvioni, Agi 16, 250 s.), et en v.-vénitien (Ascoli, Agi 1, 289, 294, 456). La carte ajoutée à notre UD, basée sur les monographies respectives et les cartes 28, 50, 151, 185 de l'*AIS* [10] laisse entrevoir la diffusion autrefois générale dans toute la Haute-Italie de cette inflexion. L'influence de *-i* s'effectua ici pour ainsi dire à travers les con-

1. « fenomeno caratteristico dell'Alta Italia, il quale, con varia misura e efficacia ne percorre intiera la estensione dal Mediterraneo all'Adriatico » (Ascoli, Agi 1,310).

2. Gaudenzi, *I suoni, le forme e le parole dell'odierno dialetto della città di Bologna*. Torino, 1889, 71 (Gaud.).

3. Salvioni, KJb 9/1, 116.

4. Giacomino, Agi 406, 430; pour le v.-génois Parodi, Rom 19,487; pour le v.-lomb. Salvioni, Agi 14,217.

5. Salvioni, Agi 9,235 s.; Spoerri, Rendic. Ist. Lomb. 51, 407 s.

6. Nicolet ZrP Bh 79, 13-15.

7. Gyslyng, Aro 13,127 s.

8. P. ex. à Barbania, à l'est du P. 114, cf. Salvioni, Agi 9,235 n.; en Val Anzasca, Gysling, *l. c.*; en Valmaggia, Salvioni, *l.c.*, 236 ss; en Val Leventina, Sganzini, Itd 1,204 s., 210.

9. Salvioni, *Le rime di B. Cavassico*, II, 308 s. (Cav.).

10. Salvioni, KJb 1/1, 122; *Studi di fil. rom.* (SFR) 7, 188.

sonnes intermédiaires, et non par anticipation directe. La palatalisation plus ou moins forte des consonnes intermédiaires, qu'un tel processus implique (notamment d'un *t*, cf. des formes très répandues comme *kwenć*, anc. *queyng*) a son pendant dans l'évolution du groupe *ct* > *yt* > *ć* (Rohlfs, IG § 258), c'est-à-dire dans l'effet analogue d'un *yod* précédent [1]. Nous croyons donc devoir mettre en rapport ces phénomènes d'attraction avec certaines particularités d'articulation de la Romania occidentale en opposition à celles de la Romania « apennino-balkanique », particularités qui peuvent être dénichées, il est vrai, non seulement dans la Haute-Italie et en Frioul, mais encore en Istrie et dans l'île de Véglia : *-nti* > *-nć* en Frioul (cf. les cartes 50, 107 de l'*AIS*), *i sinć* = i santi, *kuinć* = quanti, *(a)ninć* = innanti, *a lić* = allat-i, *vinć* = 20 (mais *mirte* = marti (sc. dies)) en végliote [2]. En tout cas ces phénomènes d'attraction ne sauraient être sans connexion avec l'influence parallèle sur la tonique des consonnes palatales, influence qui se fera valoir de plus en plus à partir de la Romagne : l'assimilation par contact se substituant de plus en plus à l'assimilation à distance (dilation).

Quant à l'inflexion de *ę́* > *i*, *ǫ́* > *u*, d'après le témoignage des anciens textes autrefois générale à la Haute-Italie, elle est si ancienne que ses résultats ont pris part à tous les changements ultérieurs des *i*, *u* originaires. On peut présumer qu'elle aussi s'est opérée par attraction, donc *męsi* > *mę^{i}s* > *mis*, *spǫsi* > *spǫ^{i}s* > *spu^{i}s* > *spüs*, comme en effet à Varallo-Sesia *ucelet-uceleit*, *moros-morois* et même *rut* (= rotto) *ruit*, etc [3].

§ 28. — L'accentuation croissante des diphtongues conditionnées *ié*, *uó* est attestée par la rime dans le plus important des anciens textes romagnols (Pulon Matt, XVIe siècle), rédigé dans le patois rustique de Cesena. Or, à côté de l'usuel *pié* = pieve on y trouve une seule fois, employée dans la rime, la forme *Pía*, évidemment celle de la ville située sur l'autre rive du Savio (RD I, 78, II, 164 n, Rlir, 9, 217). En effet l'accentuation décroissante des diphtongues, parvenue vers la fin du XVIe siècle jusqu'à

1. Cf. notamment ces exemples apportés par Malagoli, Itd 9,210, des sources du Secchia sur l'Apennin : *meč* = matti, *geč* = gatti, *kwenč*, *tenč*, *denč* = denti, *tuč* = tutti, *tečč* = tetto.

2. Bartoli, *Das Dalmatische*, § 339. D'autre part *ct* > *it* a laissé des traces sur la Terra ferma vénitienne, cf. v.-vén. *peito*, *pieto* Monaci, *l. c.*, § 20; Ascoli, Agi 1,457, v.-bellun. *pieto* (Cav. 217) et pour l'Istrie A. Ive, *I dialetti ladino-veneti dell'Istria*, XIII, 96.

3. Salvioni, KJb 1/1, 122 ; Agi 9,236.

Cesena, y était témoignée encore en 1841 [1], elle l'est encore aujourd'hui en position finale (*siɑ*, *liɑ*, *i piɑ*; *i buɑ*) au sud-est et en syllabe libre dans une bande de terrain qui s'étend de Comacchio vers le sud-ouest (Contr. § 15). En Romagne elle est sans doute secondaire puisque dans *Pía* < *plebe* l'accent fut déplacé sur un élément originairement consonantique. Témoignée déjà aux XIIIe et XIVe siècles à Pérouse [2] la rétraction d'accent dans les diphtongues conditionnées romagnoles doit être originaire de l'Ombrie d'où elle a irradié à travers les Marches, favorisée, à ce qu'il semble, par le mouvement des Flagellants qui pénétrèrent en Romagne surtout par le défilé de Viamaggio et par la vallée du Marecchia : c'est là qu'on trouve encore aujourd'hui les plus nombreux restes de l'accentuation *-ía*, *úa*. Elle se propagea le long de la Via Aemilia, non sans être combattue, laissant intact en général le versant de l'Apennin. Les parlers rustiques admirent plus facilement cette innovation que les urbains. Les textes dialectaux de la fin du XVIe siècle laissent entrevoir à Bologne et à Modène des hésitations entre *ié* et *ía*, *uó* et *úa*. Les centres urbains ferrarais rejetèrent l'innovation admise à la campagne (p. ex. à Comacchio : *díɑs*, *i pĭɑ*, *i fradíɑ-* comme *ustaríɑ*; *i búɑ*, *inkúɑ* < anc. + hodie), en créant par hypercorrection la terminaison *-ye* (*ustaryé* = osteria), à côté de *i fradyé* et *wo* = u(v)a à côté de *i bwo*, etc. Il s'est donc opéré une séparation entre les deux évolutions : d'un côté monophtongaison de *ie* en *e*, *uó* en *o*, et de l'autre *íɑ* > *i* (entraînant la terminaison *-ia*, donc *ustarí* et *úɑ* > *u* (*i búɑ* > *i bu*) dans la plus grande partie de la Romagne.

§ 29. — Ayant considéré la grande diffusion de formes à rétraction d'accent telles que *lía* < *liei* < *lei* (cf. Ascoli, Agi 2, 444 n.) et les cas analogues toscans comme *iéo* > *ío*, *miéo* > *mio*, *tuóo* > *tuo*, *buóe* > *bue*, qui ont leurs correspondances en espagnol et des parallèles dans l'évolution des triphtongues en ancien picard (**-iéi-* > *-i-*, **uói* > *-ui-*, *-iéu* > *iu*, *-iéde* > *-iée* > *-íe*, v. § 58) nous avons supposé autrefois que la rétraction d'accent dans les diphtongues métaphoniques ait un de ses points de départ dans les triphtongues. En effet, un cas comme le vénitien *anc* + *hodie* > *ancúo*, istr. *ancúi* ne saurait être expliqué que par la rétraction d'accent en question. Mais considérés les balancements d'accents entre *ié* et *íə*, *uó* et *úɑ* si répandus en Calabre, en Pouille, dans les Abruzzes et dans les Marches (cf. Mengel, UDP 8, 14, 16, 59, 62, 66, etc.) dont la forme originaire croissante est plutôt urbaine et conservative et la

1. Dans la version du fils prodigue publ. par Salvioni, *Rendic. Ist. Lomb.* 48/8 : *pía*, *du fiúal*, *i púarch*.

2. Monaci, *l. c.*, § 18 ; Schiaffini, Itd 4, 84 ss.

décroissante plutôt rustique et innovatrice, on dira que les deux phénomènes, c'est-à-dire la rétraction dans les diphtongues et celle dans les triphtongues, sont en quelque manière parallèles, souvent en connexion, mais aussi souvent indépendants l'un de l'autre. Autrement dit, la réduction des triphtongues suit les mêmes chemins que la monophtongaison des diphtongues : on peut distinguer les cas par rétraction de l'accent sur le premier élément ci-dessus exposés de ceux où le premier élément et le deuxième s'assimilent réciproquement exactement comme dans la monophtongaison de *iẹ́* > *iẹ́* > *ẹ*, *uọ́* > *uọ́* > *ọ*. Ainsi p. ex. en wallon et en lorrain les triphtongues *iéi*, *uói* ont donné comme résultats *ei*, *oi*, différemment du picard-francien (v. § 60). C'est là ce qui différencie l'évolution des triphtongues en catalan et en castillan (v. §§ 56, 78).

§ 30. — Eh bien, les résultats de la monophtongaison des *ié*, *uó* romagnols, soit *ẹ*, *ọ* surtout dans la partie occidentale de l'Apennin romagnol, soit *i*, *u* dus à des phases intermédiaires à rétraction d'accent (*íᵊ*, *úᵃ*) dans la plus grande partie de la Romagne (Contr. §§ 15, 17, 20, 22), ont pris part aux changements ultérieurs des monophtongues respectives originaires en syllabe entravée et devant nasale. Ils ont contribué par là à perfectionner le système de flexion interne si caractéristique pour le romagnol, système qu'il n'est pas possible ici de spécifier. Qu'il suffise de relever que par leur nature même les voyelles et les diphtongues inflexionnées se prêtaient en premier lieu à désigner le pluriel des noms substantifs m. (y compris jadis le pl. f. III, dont il n'y a actuellement que des traces), en second lieu la 2ᵉ sg. ind. et impér. II, III et 1-3, 6, subj. pr. (v. Contr. § 22). Voici quelques exemples des anciens textes (Pulon Matt) : *i pie* (sg. *pe*), *ier* 2ᵉ sg. (*era* 3, 6), *i fiuol* (*fiol*), *ij uoch* (*och*), *i cuoll* (*coll*), etc., pour les dialectes modernes (Forlì et environs) : *i pi* (*pä*), *sifta* (= eri 2ᵉ sg. ; *ẹra* 3, 6), *mid* 2ᵉ sg. (= mieti), *mida* 1-3, 6 subj. (*mẹᵢd* 3, 6 ind.), *i fradël* (*fradäᵃl*), *i lët* (*läᵃt*), *i vëc* (*väᵃć*); *pu* 2ᵉ sg. (*po* 3, 6), *i fyul* (*fyoᵃl*), *y öć* (*ọć*), *i köl* (*kọl*), etc. — Ce qui est d'une importance particulière c'est que le romagnol, contrairement aux autres parlers de la plaine du Pô et de la Haute-Italie et au toscan, ignore la généralisation postérieure des diphtongues originairement métaphoniques en syllabe libre : ces diphtongues, ayant leur fonction dans le système de la flexion interne, n'étaient pas disponibles ! État de choses dû évidemment à l'isolement relatif de l'idiome de l'Exarchat de Ravenne.

Restent pour ainsi dire en dehors du système les cas de métaphonèse causés par consonnes palatales (mod. *dis* = dieci, *ćisa* = chiesa, *kusᵃr* =

cuocere, *burα* < *boreas*, etc.) et par *-ŭ* (anc. *die* < *deu*, *mie*, *ie* < *eu* < *e(g)o*, *drie* < **dreu* < **dreo* < *dre (dr)o* < *de retro ; suo*, *tuo ; fuogh*, *luogh* ; mod. *adí* = addio, *mi*, *dri ; su*, *tu*, *fug*, *lug*).

§ 31. — Il nous semble hors de doute que ces cas isolés d'effet métaphonique de *-u* représentent les derniers refuges d'une norme autrefois générale. La concordance avec les conditions du v.-provençal (v. § 53) ne saurait être considérée comme pur hasard (v. § 12). Entre ces deux territoires et les Alpes piémontaises, lombardes et rhétiques, dont nous avons indiqué les conditions analogues, la Haute-Italie ne fait défection qu'apparemment ou partiellement. Mais la question est de savoir, s'il s'agit en Romagne d'un rétrécissement des conditions originaires en vue de la perfection du système des pluriels internes, comme on l'a présumé pour les Abruzzes (v. § 13), c'est-à-dire de l'abandon successif de la diphtongue au sg. d'après l'analogie des substantifs III, ou plutôt de la substitution de *-u* par *-o* imposée par d'autres dialectes, ce qui aurait impliqué aussi l'abandon des diphtongues, le sentiment des corrélations entre celles-là et les finales conditionnantes étant encore très vif. Dans ce cas, rendu vraisemblable par ce que nous avons observé à l'occasion des infiltrations toscanes dans les Marches septentrionales et dans la Romagne méridionale (§ 25) l'*-u* aurait été protégé et conservé par la consonne homorganique du groupe *-ϱcu* > *-ϱgu* et les conditions propices de l'hiatus entraînant cette fois même l'*-o* de *eo* < *ego* et *dreo*. Quoi qu'il en soit, le système de flexion interne doit s'être stabilisé de très bonne heure en Romagne et avec lui la normalisation des diphtongues métaphoniques, fait par lequel son dialecte se distingue fondamentalement de ceux qui l'environnent.

§ 32. — Mais voilà une question qui se pose. Ce système de flexion interne accompli, les voyelles finales perdirent leur importance fonctionnelle. La dégradation et la chute des finales sont-elles la conséquence de cette évolution ? Autrement dit, l'accent d'intensité, auquel on attribue généralement l'amoindrissement et la chute des atones, dans quel rapport est-il avec cette évolution ? L'accent d'intensité romagnol est beaucoup plus prononcé que celui des autres dialectes du nord de l'Italie, du lombard et du piémontais : dans les proparoxytons il a fait tomber d'abord la finale et ensuite aussi la pénultième, p. ex. *onds*, lomb. *ündas* < *undecim* (v. § 5). En tout cas l'accent d'intensité ne pouvait entrer en vigueur que la période de la métaphonèse terminée. Son point de départ pour la Haute-Italie se trouve-t-il en Romagne ?

(*A Suivre.*) F. SCHÜRR.